



LA NOUVELLE
RELÈVE

Directeurs : Robert Charbonneau et Claude Hurtubise

**L'IMMORTALITE
DE L'AME**
par Jacques Maritain



Le christianisme
et le monde de demain



La Contre-Renaissance



Décembre

Volume III, No 1

**MONTREAL
1943**

V. 3 no 1



V. 3 m. 1-10

LA NOUVELLE RELÈVE

Fondée en 1934

Directeurs : Robert Charbonneau
Claude Hurtubise

Sommaire

JACQUES MARITAIN	L'immortalité de l'âme	1
C. I. P.	Le christianisme et le monde de demain	19
AUGUSTE VIATTE	La contre-Renaissance	23
A. SAINT-PIERRE	L'évolution des études classiques	30
BERTHELOT BRUNET	Primaires et doctrinaires ou l'école des dupes (V)	36

CHRONIQUES

Jeune poésie

JACQUES DUBUC : *Recueillement de l'amour* — JACQUELINE VEKEMAN :
Sur le mauve du ciel — CARMEN ROY : *J'ai dormi dans les feuilles
mortes* — PAUL ROUSSEL : *La cathédrale engloutie* — PIERRE BEAUDET :
Les soirées dans Grenade.

La musique

HENRI ROVENNAZ : *En marge du récital de Rudolf Serkinn.*

La politique

RICHARD PIRQUET : Québec, Moscou, Le Caire, Téhéran.

Les livres

MARCEL RAYMOND : *Notes sur la poésie : L'image impardonnable* par
Alain Bosquet, *Ode à la malédiction* par Alain Bosquet, *Le château de
Grisou* par César Moro, *Dispersion* par Mathilde Monnier.

L'abonnement à 10 numéros : Canada, \$2.00; étranger, \$2.25. Payable
par mandat ou chèque au pair à Montréal, négociable sans frais.
60 ouest, rue Saint-Jacques, Montréal. HArbour 3924.

Décembre 1943, Vol. III — Numéro 1

Le numéro : 25 cents

LA NOUVELLE RELEVÉ

Décembre 1943

Vol. III — Numéro 1

L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME¹

I

Le paradoxe de la vie humaine

Représentons-nous l'être humain, non d'une façon abstraite et générale, mais de la manière la plus concrète possible, et la plus *personnelle*. Pensons à ce vieil homme que nous avons connu depuis des années, à la campagne, — ce vieux paysan avec son visage ridé, ses yeux clairs qui ont contemplé tant de moissons et tant d'horizons, sa longue habitude de la patience et la souffrance, de la pauvreté, du dur travail. Ou pensons à ce garçon ou à cette fille qui sont de nos parents ou de nos amis, dont nous connaissons bien la vie de chaque jour, et dont le cher regard, la voix douce ou rauque est assez pour réjouir notre cœur. Rappelons-nous — rappelons-nous dans notre cœur — un seul geste de la main, ou le sourire des yeux de l'être que nous aimons. Quels trésors sur la terre, quels chefs-d'œuvre de la science ou de l'art, pourraient payer les trésors de vie, de sentiment, de liberté et de mémoire, dont ce geste ou ce sourire est la fugitive impression ? Alors nous percevons intuitivement, dans un éclair intellectuel plus impérieux que le raisonnement, que rien au monde n'est plus précieux qu'un seul être humain. Je sais combien de difficiles questions surgissent aussitôt pour l'esprit, et je reviendrai plus loin sur ces difficultés, mais pour le moment je veux seulement retenir cette intuition simple et décisive, grâce à laquelle la valeur incomparable de la personne humaine se révèle à nous. Au surplus, saint Thomas d'Aquin nous avertit que la personne est ce qu'il y a de plus noble et de plus parfait dans toute la nature.

Rien cependant, rien au monde n'est plus exposé, plus jeté à tout risque, plus gaspillé que l'être humain. Rien n'est dispersé avec moins

(1) Texte de la conférence prononcée par M. Maritain, le 11 novembre, sous les auspices de l'ACFAS. Extrait d'un livre, *De Bergson à Thomas d'Aquin*, qui paraîtra aux Editions de la Maison Française, New-York.

d'attention et plus de prodigalité, comme si l'homme était un peu de petite monnaie dans la main de l'insoucieuse Nature. A coup sûr c'est un crime de gâcher des vies humaines plus cruellement et plus dédaigneusement que des vies de bêtes de somme, et de les livrer à l'impitoyable volonté de puissance des états totalitaires ou d'insatiables conquérants. Les transferts forcés de population, les horreurs des camps de concentration, les assassinats en masse, les guerres d'asservissement dont nous avons été témoins sont les signes d'un mépris criminel de l'humanité porté à un degré qu'on n'avait jamais vu. A coup sûr c'est une honte aussi de contempler par le monde entier les avilissantes conditions de vie imposées à tant d'êtres humains dans les taudis de la misère et de la famine. Comme Burke l'écrivait il y a un siècle et demi, « le sang de l'homme ne devrait jamais être versé que pour racheter le sang de l'homme. Il est bien de le verser pour notre famille, pour nos amis, pour notre Dieu, pour notre pays, pour notre espèce. Le reste est vanité; le reste est crime. » Mais s'il est bien que le sang de l'homme soit versé pour sa famille, pour ses amis, pour son pays, pour son espèce, pour son Dieu, cela même est la preuve que beaucoup de choses en vérité méritent que l'homme leur sacrifie sa vie terrestre. Quelles choses ? Des choses d'une valeur vraiment humaine et divine, des choses qui enveloppent et abritent cette justice, cette liberté, ce respect sacré de la vérité, et de la dignité de l'esprit, sans quoi l'existence humaine devient invivable; des choses qu'un homme peut et doit aimer plus que sa chair et son sang, précisément parce qu'elles relèvent de la grande œuvre du rachat du sang de l'homme.

Mais ce qu'il importe ici de mettre en relief, c'est le fait que dans ce travail obscur de l'espèce humaine, dans cet immense réseau de solidarité dont chaque maille est faite d'effort humain et de risque humain, et sert pour son infime part au mouvement de progrès du tout, il y a une infinité de choses, souvent de très petites choses, pour lesquelles les hommes s'exposent eux-mêmes au danger et au sacrifice. Souvent les motifs de tant de courage prodigue ne sont pas l'amour ni la pure générosité, mais seulement l'énergie naturelle, ou la témérité, ou l'envie de la gloire, ou le plaisir d'affronter des difficultés nouvelles, ou le désir du risque et de l'aventure. Tout cela, cependant, est entraîné dans le flot de surabondance et de don de soi qui jaillit des sources de l'être, et qui porte l'humanité vers son accomplissement. Un savant risque sa vie pour une nouvelle découverte dans le royaume de la matière, un pionnier pour fonder un nouvel établissement, un aviateur pour perfectionner nos moyens de communication, un

mineur pour extraire le charbon de la terre, un pêcheur de perles pour tirer de l'océan un ornement pour la beauté d'une femme inconnue, un voyageur pour contempler de nouveaux paysages, un alpiniste pour conquérir un morceau de sol. Quelle comparaison y a-t-il entre le résultat à obtenir, qu'il soit important ou minime, et le prix de la vie humaine qui est ainsi risquée, la valeur de cet être plein de promesses, en qui sont déposés tant de dons irremplaçables, et que bien des cœurs peuvent aimer ? Mais quoi, à tous les coins de l'activité humaine la mort est embusquée. Chaque jour nous confions notre vie et la vie de ceux que nous aimons au conducteur inconnu d'une rame de métro, d'un avion, d'un autobus ou d'un taxi. Où il n'y a pas de risque il n'y a pas de vie. Une sagesse ou une civilisation qui, entendant à contre-sens la valeur de l'être humain, se fonderait sur la crainte du risque et le culte de la sécurité courrait le plus grand des risques, celui de la lâcheté et de la stupidité. Les risques que l'homme prend à chaque instant sont la condition même de sa vie, depuis ceux de la fondation d'une famille et de la procréation jusqu'à ceux des engagements de la politique mondiale. Le gaspillage de l'être humain est la loi de la nature ; il est aussi un signe de la confiance et de l'amour élémentaire que nous donnons chaque jour au principe divin dont nous procédons, et qui a pour loi propre la surabondance et la générosité.

Nous voilà donc en face d'un paradoxe. D'un côté rien au monde n'est plus précieux qu'une seule personne humaine, de l'autre côté rien au monde n'est plus gaspillé que l'être humain, plus exposé à toutes sortes de dangers, — et c'est là une condition foncièrement normale. Quelle est la signification de ce paradoxe ? Elle est parfaitement claire. Ce qui nous est montré par là, c'est que l'homme sait très bien que la mort n'est pas une fin, mais un commencement. Il sait très bien, dans les profondeurs secrètes de son être, qu'il peut courir tous les risques, dépenser sa vie, et disperser ici-bas ses dons et ses biens, parce qu'il est immortel. Le chant de la liturgie catholique devant les corps des défunts répond à cette connaissance enracinée en nous : *vita mutatur, non tollitur*. La vie est changée, elle n'est pas ôtée.

II

La connaissance instinctive de l'immortalité

Nous venons de le noter, il y a dans l'homme une connaissance naturelle, instinctive, de son immortalité. Cette connaissance n'est

pas inscrite dans l'intelligence de l'homme, elle est inscrite dans sa structure ontologique; elle n'est pas enracinée dans les principes du raisonnement, mais dans notre substance elle-même. De cette connaissance-là l'intelligence peut prendre conscience d'une manière indirecte et par une certaine réflexion, un certain retour de la pensée sur les recès de la subjectivité humaine; l'intelligence peut aussi ignorer cette connaissance instinctive, et rester inconsciente d'elle, car notre intelligence est naturellement tournée ou « distraite » vers l'être des choses extérieures. Elle peut même nier l'âme et l'immortalité, en vertu d'un assortiment quelconque d'idées et de raisonnements. Pourtant, quand l'intelligence d'un homme nie l'immortalité, cet homme continue de vivre, malgré ses convictions rationnelles, sur la base d'une supposition inconsciente et pour ainsi dire biologique de cette immortalité même, qu'il nie en même temps dans sa raison. Bien que de tels désaccords internes ne soient pas rares chez nous, introduisant beaucoup de troubles, de déviations ou de faiblesses dans notre comportement, ils ne peuvent pas dissoudre ni anéantir les prérequis fondamentaux de ce comportement.

La connaissance intuitive dont nous parlons est une connaissance commune et obscure. Quand un homme n'est pas un « intellectuel », autrement dit quand son intelligence, peu occupée d'idées, de science et de philosophie, se laisse seulement guider par les tendances naturelles de notre espèce, cette connaissance instinctive se répercute naturellement dans sa raison. Il ne doute pas qu'une autre vie viendra après la vie présente. C'est avec la réflexion que vient le doute. La possibilité de doute et d'erreur sur ce qui est naturellement inscrit dans les assises fondamentales de l'existence humaine est la rançon du progrès de notre espèce vers son accomplissement rationnel. Une rançon parfois très lourde ! La solution n'est pas de tenter une sorte de retour à la vie purement instinctive, comme D. H. Lawrence et beaucoup d'autres l'ont rêvé. Une telle régression, au surplus, est tout-à-fait impossible, et pourrait seulement mener, non à la nature, mais à la perversion de la vie civilisée. L'homme n'échappe pas plus à la raison qu'à l'histoire. La seule solution digne de l'homme n'est pas une fuite en arrière vers l'instinct, c'est une fuite en avant vers la raison, vers une raison qui à la fois soit bien équipée et connaisse la vérité.

De la croyance instinctive de l'homme à son immortalité, qui n'est pas une connaissance conceptuelle ou philosophique, mais vécue et exercée, nous avons un signe frappant dans le comportement des primitifs. Si loin que nous cherchions dans le passé, nous trouvons

toujours la trace de rites funéraires, et d'un souci extraordinaire des morts et de leur vie d'au-delà la tombe. Ce que nous savons des croyances des primitifs nous montre que leur croyance en l'immortalité peut prendre les formes les plus étranges et les plus aberrantes. Parfois, comme dans les vieilles superstitions chinoises, les morts sont terriblement redoutés, et les vivants doivent s'entourer de toutes sortes de précautions contre leur malfaisance. Les idées, les raisons et les explications au moyen desquelles les primitifs cherchent à justifier leur croyance et à imaginer la survie des morts nous semblent baroques et souvent absurdes. Cette bizarrerie et cette absurdité des mythologies primitives, dont Frazer s'affligeait avec la naïveté du civilisé, sont facilement explicables. D'un côté le climat mental du primitif n'est pas le climat de la raison, mais celui de l'imagination; l'intelligence des primitifs, — une intelligence extrêmement aiguë et éveillée, vitalement immergée dans la nature, — fonctionne dans une espèce de crépuscule où l'imagination fait la loi. Leurs conceptions sont réglées par la loi des images. Lorsque ce point est bien compris, les mythes des primitifs paraissent moins absurdes, et même plus sages, que certains ethnologistes ne le croient. D'un autre côté, en ce qui concerne l'immortalité, les conceptions du primitif ne sont pas le résultat d'une enquête rationnelle quelconque. Au contraire elles traduisent seulement, selon le flux et le reflux de la pensée imaginative, une certitude substantielle, — non intellectuelle, — qui lui est donnée par la nature. Plus ses mythes sur l'âme et la survivance apparaissent irrationnels et foisonnent de non-sens, plus fortement ils témoignent du fait que sa certitude de la survivance est enracinée dans des couches souterraines plus profondes et plus immuables, bien que moins parfaites et moins fécondes, que le sol arable de la raison.

Où trouver l'origine de la connaissance naturelle et instinctive de l'immortalité? Pour tâcher de rendre compte de cette connaissance nous devons considérer que les plus hautes fonctions de l'esprit humain, en particulier les fonctions du jugement, s'accomplissent au sein d'une conscience vitale et spontanée qui accompagne tout acte achevé ou parfait de pensée. Cette conscience spontanée ou *concomitante* doit être soigneusement distinguée de la conscience consécutive ou *explicite*. La seconde sorte de conscience — la conscience explicite — présuppose un acte de réflexion spécial, au moyen duquel l'esprit revient sur lui-même et produit des concepts réflexifs spéciaux, des jugements réflexifs spéciaux portant sur ce qui se trouve au-dedans de lui. La conscience concomitante ne fait rien de pareil. Elle ex-

prime seulement l'intériorité à soi-même, l'enveloppement de soi par soi, propre à l'esprit humain; elle n'est que la lumière diffuse de réflexivité, — réflexivité vécue et exercée, non conceptualisée — au sein de laquelle toute opération spirituelle s'achève dans l'âme humaine. Mais une telle conscience spontanée, passant de nos actes intérieurs à leurs principes, s'étend de proche en proche jusqu'au principe même et à la racine de toutes nos opérations mentales, elle atteint cette racine comme quelque chose d'inconnu dans sa nature, connu seulement — et cela suffit, au surplus — comme transcendant toutes les opérations et les phénomènes psychiques qui procèdent d'elle. Le Soi, le Soi supra-phénoménal est ainsi atteint obscurément mais certainement par la conscience spontanée, — dans la nuit au regard de toute notion ou conceptualisation, avec certitude au regard de l'expérience. Cette expérience d'un Soi supra-phénoménal — expérience non conceptuellement formulée mais pratiquement vécue par l'intellect — est la donnée fondamentale, le roc de la conscience spontanée. Il y a ainsi des choses que notre intelligence sait avant de penser à elles. Cette obscure connaissance est enveloppée dans tout acte achevé de pensée, à quelque objet qu'il se rapporte. Quand la réflexion philosophique forme et élabore l'idée du Soi, elle atteint par cette idée une réalité que l'intelligence humaine connaissait déjà — d'une façon purement vécue et inexprimée — et qu'elle reconnaît maintenant.

L'intelligence humaine connaît aussi, de la même manière obscure, que ce Soi supra-phénoménal vitalement saisi par la conscience spontanée ne peut pas disparaître, — précisément parce qu'il est saisi comme un centre qui domine tous les phénomènes qui passent, toute la succession des images du temps. En d'autres termes, le Soi, le Connaissant capable de connaître sa propre existence, est supérieur au temps. Toutes les perceptions et les images qui se succèdent les unes aux autres, composant le spectacle fluent de ce monde, peuvent s'évanouir, comme il arrive dans le sommeil sans rêves. Le Soi ne peut pas s'évanouir, parce que la mort, comme le sommeil, est un événement dans le temps, et parce que le Soi est au-dessus du temps, a été obscurément saisi comme tel dès le premier moment. Telle est la vivace perception qui, — même si elle reste informulée, à l'état de sentiment intellectuel plutôt que d'énoncé conceptuel, — est, croyons-nous, à l'origine de cette connaissance instinctive de l'immortalité humaine dont nous cherchons les causes.

Une autre observation doit être faite, qui concerne cette fois les aspirations propres au Soi plutôt que la conscience spontanée que nous avons de lui. Quand les philosophes considèrent cette réalité

métaphysique qu'on appelle Personnalité, ils établissent qu'une personne est essentiellement une totalité spirituelle, caractérisée par l'indépendance. La personnalité est une perfection analogique et transcendente, qui n'est pleinement et absolument réalisée qu'en Dieu, l'Acte Pur. Une personne est un univers à soi-même, un univers de connaissance, d'amour et de liberté, un tout qui de lui-même ne saurait être subordonné à titre de partie qu'à ces sortes de tous auxquels il peut se référer par la connaissance et par l'amour : car alors, et en vertu de telles relations, la partie elle-même est un tout en face du tout : par la connaissance et l'amour l'homme est un tout, si infime partie soit-il, devant le Tout divin transcendant, Bien commun séparé de la création tout entière; par la connaissance et l'amour, le citoyen est un tout devant le tout de la communauté politique dont il est une partie, et au bien commun duquel il est subordonné par les relations du droit, de la justice et de l'amitié civique.

Après cela les philosophes sont conduits à distinguer dans la personne humaine deux catégories d'aspirations essentiellement distinctes. Certaines aspirations de la personne sont *connaturelles* à l'homme. Elles concernent la personne humaine en tant qu'elle possède une nature spécifique déterminée. D'autres aspirations sont des aspirations *trans-naturelles*. Elles concernent la personne humaine en tant même qu'elle est personne et participe, selon son degré imparfait, à la perfection transcendente de la personnalité.

Maintenant, parmi les aspirations de la personne, il n'en est pas de plus manifeste que l'aspiration à ne pas mourir. La mort, la destruction du Soi, n'est pas tant pour le Soi humain une chose effroyable qu'une chose incompréhensible, impossible, une violence, une offense, un scandale. N'être pas est un non-sens pour la personne. Cela est si vrai que bien que nous rencontrions la mort à chaque pas, bien que nous voyions nos parents, nos amis mourir, bien que nous assistions à leur mise en terre, cependant ce qui est souverainement difficile pour nous c'est de croire à la réalité de la mort. Pourtant la personne humaine n'échappe pas à la mort, et il semble ainsi que son aspiration à l'immortalité est frustrée, qu'elle est une aspiration menteuse. Comment cela est-il possible ? Nous savons qu'une aspiration qui ne fait qu'exprimer la structure même d'un être ne peut pas être frustrée.

La seule voie à suivre est de distinguer, selon la distinction que nous venons d'indiquer, ce qui est *connaturel* et ce qui est *transnaturel* dans l'aspiration dont il s'agit.

Dans la mesure où elle se rapporte à la partie spirituelle du tout humain, à l'âme, l'aspiration à ne pas mourir est *connaturelle* à l'hom-

me, et elle ne peut pas être frustrée. Dans la mesure où elle se rapporte au tout lui-même, à la personne humaine composée de l'âme et du corps, cette aspiration est une aspiration transnaturelle, elle peut être frustrée. Nous la voyons à chaque instant frustrée. Cependant elle a beau souffrir le plus évident et le plus universel démenti, elle reste présente en nous, elle en appelle à on ne sait quelle puissance, elle en appelle au principe même de l'être pour on ne sait quelle sorte d'accomplissement par delà la mort, — par delà la corruption de ce corps qui est une partie essentielle du tout humain et sans lequel l'âme individuelle n'est pas une personne à proprement parler, — par delà toutes les évidences de la disparition de la personne, dissoute parmi les luxuriantes apparences de la nature et des saisons, — par delà ce monde même dont l'existence et la durée est liée à la génération et à la corruption des substances matérielles et apparaît comme un défi à la revendication d'immortalité de la personne humaine.

III

La connaissance philosophique de l'immortalité

Nous avons parlé de la croyance instinctive et naturelle, vécue et exercée, en l'immortalité de l'homme. Je voudrais maintenant passer à la connaissance philosophique, à cette sorte de connaissance, non plus instinctive et naturelle, mais rationnelle et élaborée, au moyen de laquelle l'esprit humain peut atteindre, sur cette même question de l'immortalité, des certitudes parfaitement éprouvées, ou démontrées.

La connaissance philosophique dont il s'agit ne relève évidemment pas du positivisme, qui semble un désespoir de la philosophie plutôt qu'une philosophie. Cependant Auguste Comte, le père de tous les positivismes modernes, sentait si fortement l'inévitabilité du problème de l'immortalité, qu'il s'est efforcé d'y répondre selon ses possibilités, et qu'il a accordé un grand rôle, dans sa religion positiviste de l'Humanité, à ce qu'il appelait l'immortalité *subjective*, — l'immortalité par laquelle nous nous survivons dans la mémoire, la pensée et l'amour de ceux qui nous ont connus et appréciés. Ainsi les dictionnaires, qui viennent au secours de la mémoire des hommes, deviennent les conservatoires de l'immortalité. Naturellement, en ce qui concerne Auguste Comte lui-même, l'immortalité dont il jouirait devait être l'éternelle gratitude de l'humanité tout entière.

Nous sommes loin cependant de mépriser cette immortalité subjective. D'être gardé dans un esprit, d'être en lui comme un de ses

objets et selon le mode de sa propre existence, de durer dans les esprits comme quelque chose qu'ils connaissent et qu'ils se disent les uns aux autres à la manière d'un chant ou d'un conte, est une condition enviable pour les choses matérielles, et précisément la sorte d'immortalité à laquelle elles sont destinées. Les événements de l'histoire humaine sont dans l'attente de leur poète et gémissent après leur épopée; ce monde sera immortel dans la mémoire des esprits immortels, et dans les histoires qu'ils se raconteront les uns aux autres à propos de lui. Mais si l'immortalité subjective est quelque chose, c'est précisément parce qu'il y a des esprits immortels qui peuvent recevoir en eux les images de ce qui est périssable. L'immortalité subjective ne serait rien — ou une dérision — si l'immortalité « objective », l'authentique immortalité n'existait pas.

Les raisons philosophiques qui nous assurent de cette immortalité peuvent être exposées de la façon suivante. En premier lieu, l'intelligence humaine est apte à connaître tout ce qui participe à l'être et à la vérité, l'univers entier peut être inscrit en elle, — c'est-à-dire que l'objet qu'elle connaît a été préalablement dépouillé, afin même d'être connu, de ses conditions existentielles de matérialité : quel est le poids ou le volume de mon idée de l'homme ? Est-ce que l'homme occupe un espace tri-dimensionnel ou effectue quelque transformation d'énergie au-dedans de mon esprit ? Est-ce que le soleil exerce une activité calorifique au-dedans de mon intellect ? Les objets de connaissance de l'intelligence humaine, pris non pas comme choses existant en elles-même, mais précisément comme objets déterminant l'intelligence et unis à elles, sont immatériels.

Second point : telle est la condition de l'objet, telle est aussi la condition de l'acte qui porte sur lui et qui est déterminé ou spécifié par lui. L'objet de l'intelligence humaine est comme tel immatériel; l'acte de l'intelligence humaine est nécessairement immatériel lui aussi.

Troisième point : La puissance est de même nature que son acte. Puisque l'acte de la puissance intellectuelle est immatériel, cette puissance elle-même est aussi immatérielle. L'intelligence est dans l'homme un pouvoir immatériel. Sans doute elle dépend du corps, et des conditions du cerveau. Son activité peut être troublée ou empêchée par un accident physique, par un accès de colère, par un verre d'alcool, par un narcotique. Mais cette dépendance est une dépendance *extrinsèque*. Elle existe parce que notre intelligence ne peut pas agir sans l'activité conjointe de la mémoire et de l'imagination, des sens internes et des sens externes, puissances qui sont toutes des puissances organiques résidant dans un organe matériel, dans une partie spé-

ciale du corps. Mais quant à l'intelligence elle-même, il faut bien qu'elle ne soit pas *intrinsèquement* dépendante du corps, puisque son activité est immatérielle. L'intelligence humaine ne réside donc pas dans une partie spéciale du corps. Elle est invisiblement présente au corps tout entier, non comme contenue par lui mais plutôt comme le contenant. Elle se sert du cerveau et elle a besoin de lui parce que les organes des sens internes sont dans le cerveau, mais le cerveau n'est pas l'organe de l'intelligence, il n'y a aucune partie de l'organisme dont l'acte soit l'opération intellectuelle. Selon le mot d'Aristote, l'intelligence n'a pas d'organe.

Et voici le dernier point : puisque la puissance intellectuelle est immatérielle, sa première racine substantielle, la substance même dont elle émane et qui agit par son instrumentalité est immatérielle aussi. Car ce n'est pas mon intelligence qui pense en moi, c'est moi qui pense par mon intelligence. Il y a donc en moi, dans ma chair et dans mes os, comme partie substantielle de moi-même, une substance immatérielle. Une âme immatérielle doit être la première racine substantielle d'un pouvoir psychique immatériel.

Il est concevable qu'une telle âme immatérielle possède, outre ses facultés immatérielles, d'autres puissances ou activités de nature organique ou matérielle. Car cette âme immatérielle n'est pas seulement un esprit, mais un esprit fait pour animer un corps, — en termes aristotéliens une « forme substantielle », une *entéléchie* qui par son union avec la matière constitue une substance corporelle particulière, l'être humain. Mais il serait parfaitement inconcevable qu'une âme « matérielle », c'est-à-dire qui n'est que la forme substantielle ou l'acte substantiel de la matière, — une âme qui informe un corps (comme les âmes des animaux et des plantes selon la philosophie biologique d'Aristote) mais qui n'est pas un esprit ni une substance et qui ne peut pas exister sans informer la matière, — possède une source d'opération ou une faculté, autrement dit agisse par une instrumentalité, qui serait immatérielle, intrinsèquement indépendante de tout organe corporel et de toute structure physique.

Nous n'ignorons pas que cette démonstration, comme toute démonstration métaphysique, suppose une métaphysique générale, où chacune des notions premières auxquelles elle a recours soit elle-même fondée et justifiée. Nous tenons cette métaphysique pour vraie, et cette justification des notions premières ici mises en œuvre pour possible et assurée. Nous avons seulement voulu donner, dans la perspective d'une saine métaphysique et de la philosophie de l'être, une description précise des étapes par lesquelles l'intelligence, considérant sa pro-

pre nature, parvient dans l'ordre de la connaissance rationnelle à s'assurer de l'immortalité de l'âme humaine, comme d'une de ces vérités très hautes qui sont d'autant plus difficiles au travail de la raison qu'elles sont plus spontanément saisies par l'instinct de la nature. Le médium dont l'intelligence philosophique use pour cette démonstration est la notion d'immatérialité, la plus étrangère de toutes, — comme les conceptions des primitifs le montrent bien, — au fonctionnement instinctif et spontané de la pensée imaginative.

Ainsi l'âme humaine est à la fois une âme, — c'est-à-dire le premier principe de vie d'un corps vivant, — et un esprit, intrinsèquement indépendant de la matière et donc capable d'exister et de vivre séparément d'elle. L'âme humaine a sa propre existence immatérielle et sa propre subsistance immatérielle; et c'est en vertu de cette existence et subsistance immatérielles de l'âme humaine que chaque élément du corps humain existe comme humain. L'immatérialité radicale des plus hautes opérations de l'âme humaine, — de la connaissance intellectuelle, de la contemplation, de l'amour et du désir et de la joie d'ordre supra-sensuel, du libre arbitre, — est une preuve que cette âme est spirituelle en elle-même, et ne peut pas cesser d'exister et de vivre. Elle ne peut pas être corrompue, puisqu'il n'y a pas de matière dans sa constitution, elle ne peut pas être désintégrée, puisque étant sans matière elle est simple et sans parties substantielles, elle ne peut pas perdre son unité individuelle, puisqu'elle subsiste d'elle-même, ni son énergie interne, puisqu'elle contient au-dedans de soi toutes les sources de ses énergies. L'âme humaine ne peut pas mourir. Une fois qu'elle existe, elle ne peut pas disparaître, nécessairement elle existera toujours, elle durera sans fin.

Chacun de nous est habité. Avec quel merveilleux respect devrions-nous regarder tout être humain, si nous pensions à cette invisible Psyché qui réside en lui et qui le fait être ce qu'il est, et qui durera plus longtemps que le monde, durera toujours, après que sa figure charnelle se sera évanouie ! Comment nos yeux peuvent-ils contempler une personne humaine sans scruter anxieusement le mystère éternel qui vit en elle ? Les premiers chrétiens baisaient la poitrine de leurs enfants avec crainte et vénération, pensant à cette présence éternelle en eux. Ils avaient quelque idée, quelque connaissance, moins légère et fragile que la nôtre, de l'immortalité de l'âme humaine.

Nous venons de traiter de l'immortalité de l'âme humaine. Toutes les certitudes dont la sagesse des philosophes fait état concernant l'immortalité se rapportent à l'immortalité de l'âme humaine. Parce

que la non-cessation dans l'être est la propriété naturelle de ce qui est spirituel en nous. Mais que dire de ces aspirations de la personne humaine à l'immortalité sur lesquelles j'ai insisté plus haut ? Ces aspirations ont affaire à la personne même, à l'homme lui-même, au tout naturel composé de chair et d'esprit, et non pas à l'âme seule. Au sujet de l'aspiration de l'homme à l'immortalité de l'*homme*, et non pas seulement de l'*âme humaine*, la raison philosophique a très peu de choses à dire.

D'un côté, la raison philosophique se rend compte qu'une âme séparée n'est pas une personne, bien qu'elle subsiste en elle-même. Elle n'est pas une personne, parce que la notion de personne est essentiellement la notion d'un tout complet et parfait. Le corps fait partie intégrante du tout humain, et l'âme n'est qu'une partie de ce tout. Qu'est-ce que serait la vie des âmes séparées, si elles avaient à mener une vie purement naturelle ? La vie très pâle d'un pâle paradis, tels les Champs-Élysées des anciens, avec leurs pâles asphodèles. Les âmes séparées, si elles étaient dans une condition purement naturelle, ne verraient pas Dieu face à face, ce qui est un privilège surnaturel ; elles connaîtraient Dieu par cette image de Dieu qu'elles sont elles-mêmes, et elles se connaîtraient elles-mêmes d'une manière intuitive. Elles seraient éblouies par leur propre beauté, la beauté d'une substance spirituelle, et elles connaîtraient les autres choses d'une façon imparfaite et confuse, dans le miroir de leur substance, selon que les autres choses leur ressemblent. Mais cette connaissance resterait dans une sorte de crépuscule, à cause de la faiblesse naturelle de l'intellect humain. Au surplus toutes les puissances sensibles de l'âme humaine, la mémoire sensible, l'imagination, l'instinct et la passion, aussi bien que les sens externes, demeurent endormies dans l'âme séparée. En telle sorte que s'il n'y avait pas pour une telle âme une compensation et sur-compensation surnaturelle, l'heureuse vie qu'elle vivrait selon sa condition naturelle serait une demi-vie et un demi-bonheur.

D'un autre côté, la raison philosophique comprend que puisque l'âme humaine est naturellement faite pour animer un corps, une sorte d'incomplétude, d'irréalisation et d'insatisfaction substantielle doit rester dans l'âme séparée, à l'égard de cette autre moitié de l'être humain dont l'âme, selon l'ordre même de la nature, a à faire usage pour ses propres fins et ses propres opérations, tout en lui conférant consistance ontologique et activité. Et conduite par ce chemin la raison philosophique se demande si un tel désir de réunion au corps n'aurait peut-être pas chance un jour d'être accompli pour l'âme immortelle ?

Oui, au regard de la toute-puissance divine, il n'est pas impossible de concevoir quelque future restauration de l'intégrité humaine, quelque miraculeuse ré-assumption du corps par l'âme, retrouvant sa chair et ses os du seul fait qu'elle informerait de nouveau la matière. Mais la raison humaine peut seulement concevoir cette possibilité; elle ne peut pas aller plus loin; et donc, en ce qui concerne la suprême aspiration de la personne à l'immortalité, à l'immortalité de l'homme, la raison humaine s'arrête, garde le silence, et rêve.

IV

La personne et la mort

Cependant la question se pose inévitablement : En fait, notre aspiration à l'immortalité de la personne elle-même restera-t-elle à jamais insatisfaite ? Une telle question transcende le domaine philosophique, le domaine de la raison humaine. Le problème qui nous fait face est d'ordre religieux, et il met en jeu les plus importantes, les plus foncières conceptions religieuses de l'humanité.

Deux grandes conceptions s'affrontent ici. Elles représentent ce qu'on doit regarder comme les deux seuls types possibles d'interprétation religieuse de la vie humaine. L'une est la conception hindoue, l'autre est la conception judéo-chrétienne.

La conception hindoue renonce à l'immortalité de la personne, et enseigne la métempsychose ou transmigration des âmes. L'âme est immortelle, mais l'âme transmigre. A la mort du corps, elle passe dans un autre corps, comme un oiseau dans une nouvelle cage, une nouvelle cage plus ou moins noble, plus ou moins affligeante selon les mérites ou démérites assemblés par l'âme durant sa vie précédente, autrement dit selon l'automatique fructification de ses actes passés. Ainsi il y a pour la même âme une succession de personnalités comme une succession de vies; chacune de ces personnalités s'évanouit pour toujours, elle ne reparaitra jamais, tels les vêtements usés dont un homme se débarrasse de saison en saison. Le flux sans fin, la disparition irrémédiable des personnalités successives est la rançon de l'immortalité de l'âme.

Il y a contre l'idée de la transmigration des raisons philosophiques fortes et décisives. L'argument essentiel est le suivant : la transmigration suppose que chaque âme conserve son individualité et passe cependant d'un corps à l'autre. Mais cela même n'est possible que si l'âme n'est pas substantiellement une avec le corps. La négation de l'unité substantielle de l'homme et la négation du fait

que l'âme et la personnalité sont inséparablement jointes, — telle âme, telle personnalité; telle personnalité, telle âme, — ces deux négations sont nécessairement impliquées dans la doctrine de la transmigration. Ce qui revient à dire : la transmigration existe si l'homme n'est pas homme; ou, comme disait Aristote, si l'art du joueur de flûte peut descendre dans la harpe et en tirer des sons. La vérité fondamentale concernant l'être humain, l'unité substantielle de l'homme, est incompatible avec l'idée de la transmigration.

Cependant malgré la force de cette évidence philosophique, l'idée de la transmigration reste une tentation permanente pour la conscience religieuse de l'humanité. Pourquoi cette tentation de métempsychose ? A mon avis elle résulte du conflit qui existe entre l'idée de la rétribution des actes humains et l'idée de la brièveté, et de la détresse, de l'inconsistance et de la folie de la vie humaine. Comment est-il possible qu'une malheureuse vie d'homme, avec toute son insignifiance, ses aveuglements, ses misères, débouche d'un coup sur l'éternité ? Comment est-il possible qu'une rétribution éternelle, une fin éternelle et immuable, soit fixée pour nous en vertu des bons ou mauvais mouvements d'un libre arbitre aussi faible et bizarre, aussi dormant que le nôtre ? La disproportion est trop grande entre la Fin et les Moyens. J'imagine que la pensée de l'Inde a été saisie de découragement et d'effroi devant une telle perspective et qu'elle s'est repliée, pour ainsi dire, sur l'infinité du temps, comme si une série de vies nouvelles offertes à la même âme avait chance d'atténuer la disproportion que je viens de signaler entre la précarité du voyage et l'importance du terme.

Oui sans doute, mais alors il n'y a plus de fin ni de terme. C'est devant l'horreur des réincarnations sans fin que l'esprit se trouve placé. La loi même de la transmigration devient une loi terrible, intolérable, de nouvelles souffrances, de nouvelles épreuves et de nouvelles peines incessamment assumées au milieu d'un perpétuel surgissement de nouvelles apparences évanouissantes et torturantes. L'idée du Nirvana arrivera alors comme un remède. Mais le Nirvana n'est qu'une délivrance du temps, il n'accomplit rien, ne possède rien. Selon qu'il est conçu par la philosophie bouddhiste (je ne dis pas selon qu'il est vécu en fait par telle ou telle âme contemplative) le Nirvana est seulement une évasion, l'auto-destruction de cette transmigration même par où l'immortalité de l'âme devait se réaliser, et qui maintenant s'abolit elle-même, et tout ensemble avec elle l'immortalité. La transmigration n'était pas une solution, elle était une évasion, une fuite, et dont à son tour il a fallu s'évader.

La conception judéo-chrétienne est une philosophie de la fin dernière, et la philosophie de la fin dernière est tout le contraire de la philosophie de la transmigration. La poursuite de l'immortalité par un mouvement horizontal tout le long d'un temps sans fin, est tout le contraire de l'accomplissement vertical de l'immortalité par la fruition d'une fin dernière éternelle et infinie, comme le Nirvana est tout le contraire de l'entrée dans l'éternité et de la possession de la vie sans déclin. Et ce qui rend possible la conception judéo-chrétienne, ce n'est pas seulement une vraie appréciation de la relation entre le temps et l'éternité : allongez le temps autant que vous voudrez, ajoutez les années aux années, entassez les vies sur les vies, le temps restera toujours sans commune mesure avec l'éternité; un millier de transmutations est aussi peu devant l'éternité que la courte vie de ce pauvre enfant; cette courte vie humaine est autant devant l'éternité qu'un millier de transmutations. Mais ce qui rend possible la solution judéo-chrétienne c'est aussi et surtout le fait que la philosophie de la fin dernière y est enveloppée dans tout l'ensemble des vérités et des mystères de la révélation divine. Comprendons que Dieu est personnel, qu'il est la Vie et la Vérité et l'Amour en personne; comprenons qu'il y a un ordre surnaturel, et que le plus petit degré de grâce, c'est-à-dire de participation à la vie intime de Dieu, vaut plus que toute la splendeur de cet univers étoilé; comprenons que Dieu a pris chair dans le sein d'une vierge d'Israël afin de mourir pour l'humanité et d'infuser en nous la vie de son propre sang; comprenons que les libres initiatives, les ressources, la patience et l'ingéniosité de la miséricorde de Dieu sont infiniment plus grandes que la faiblesse ou la méchanceté de notre libre arbitre humain. Nous comprenons alors que la disproportion entre la précarité du voyage et l'importance du terme, sur laquelle j'insistais il y a un moment, est en réalité compensée, et compensée avec excès et surabondance, par la générosité et l'humanité, comme dit saint Paul, de notre Dieu Sauveur. Parce que l'homme ne se sauve pas lui-même par son propre pouvoir. C'est Dieu et le Christ qui sauvent l'homme par le pouvoir de la croix et de la grâce divine, et par la foi et la charité fructifiant en bonnes œuvres.

Mais la conception judéo-chrétienne n'est pas seulement une philosophie de la fin dernière; elle est aussi et en même temps une philosophie de l'immortalité de l'homme. Car c'est l'homme lui-même, et non pas seulement une partie de l'homme, qui est ordonné à cette fin dernière et doit y trouver l'accomplissement de son être et la saturation de toutes ses possibilités de désir. La conception judéo-chrétienne affirme non seulement l'immortalité de l'âme, mais aussi l'immortalité

de la personne humaine, du sujet humain tout entier : parce que la grâce parfait la nature et comble d'une façon suréminente les aspirations de la nature, et ces aspirations de la personne humaine que nous avons appelées plus haut *transnaturelles*. Ce que les Écritures sacrées d'Israël mettent constamment au premier plan, ce qui leur importe le plus, ce n'est pas tant l'immortalité des âmes que la résurrection des corps. C'est la résurrection des corps que saint Paul a prêchée à Athènes, à l'étonnement des philosophes. C'est en la résurrection des corps que les chrétiens espèrent. Une résurrection qui transcende tous les pouvoirs de la nature, et qui sera accomplie pour les élus en vertu du sang et de la résurrection du Christ; pour les autres, qui auront refusé jusqu'à la fin la grâce et la vie rédemptrice, par un miracle de la justice.

Telle est la réponse donnée non par la philosophie seule, mais par la foi et la révélation, à la question que nous posions tout à l'heure : en fait, l'aspiration de la personne humaine, de l'homme tout entier à l'immortalité restera-t-elle à jamais insatisfaite ? — Cette aspiration ne restera pas insatisfaite, l'âme et le corps seront réunis, cette même personne, cette identique personne humaine que nous avons connue et aimée dans le flux de l'impermanence reprendra forme un jour, ce tout substantiel indivisé, où l'invisible forme le visible et que nous appelons d'un nom d'homme périra pour un temps, oui, et connaîtra la pourriture, mais en réalité et à la fin des fins triomphera de la mort et durera éternellement. Et cette immortalité de l'Homme, ou plutôt ce défi à la mort et ce triomphe sur la mort auquel il est appelé, est inextricablement engagée et enveloppée dans le drame du salut et de la rédemption.

V

La valeur de la vie humaine

J'ai peu de mots à ajouter pour conclure. Je voudrais revenir à quelques considérations auxquelles j'ai touché au commencement de cet exposé, et qui se rapportent à la valeur de la vie humaine, valeur plus grande que toute chose au monde, excepté les choses qui, humaines ou divines, touchent d'une certaine manière, fût-ce indirectement, au divin dans l'homme, et servent, comme disait Burke, à racheter le sang de l'homme; et de telles choses, en vérité, ont toujours, même si elles appartiennent de soi à l'ordre naturel, une relation à ces biens transcendants qui ne sont pas du monde, bien qu'ils soient dans le monde.

Nous avons affaire ici à un étrange paradoxe, et à ces sortes d'assertions qui peuvent être, avec les mêmes mots mais selon des sens différents, à la fois parfaitement vraies et tout à fait fausses. *Rien au monde n'est plus précieux que la vie humaine* : si je pense à la vie périssable de l'homme, cette assertion est tout à fait fausse. Un seul mot est plus précieux que la vie humaine si en proférant ce mot un homme brave un tyran pour l'amour de la vérité ou de la liberté. *Rien au monde n'est plus précieux que la vie humaine* : si je pense à la vie impérissable de l'homme, à cette vie qui consistera finalement à voir Dieu face à face, cette même assertion est parfaitement vraie.

La société politique peut demander aux personnes humaines de donner et sacrifier leur vie pour elle, comme dans le cas d'une juste guerre. Comment cela est-il possible ? Cela est possible parce que le bien commun terrestre n'est pas un bien purement terrestre. Le bien commun terrestre lui-même enveloppe des valeurs supra-humaines, car il se réfère indirectement à la fin absolument ultime de l'homme, à la destinée éternelle des personnes qui composent dans le temps la société. La société humaine doit tendre à son bien commun terrestre, à une vie commune bonne et heureuse, en telle sorte que la poursuite du bonheur éternel, — qui est plus que le bonheur, étant béatitude, et Dieu même, — soit rendue possible à chaque personne humaine dans la communauté, et positivement facilitée quant à ses conditions humaines et temporelles. Si le bien commun de la société humaine était uniquement et exclusivement un ensemble d'avantages et d'accomplissements temporels, comme le « bien commun », — non pas commun mais plutôt totalitaire, — d'une ruche ou d'une fourmilière, sûrement ce serait un non-sens que la vie d'une personne humaine lui soit sacrifiée. Ainsi la guerre, qui porte à une limite suprême la subordination de la personne individuelle à la communauté temporelle, atteste en même temps les implications supra-temporelles et les finalités supra-sociales supposées par cette subordination. Et l'on voit d'autre part qu'en raison même de leur nature les Etats totalitaires n'ont pas le droit, eux qui dévorent pourtant les vies humaines au nom de la nation, de demander à un homme de sacrifier sa vie pour eux.

En ce qui concerne la civilisation humaine, il apparaît du point de vue qui nous occupe qu'elle doit se défendre contre deux erreurs capitales, qu'on peut définir par les formes pures et abstraites auxquelles elles tendent : pur idéal impérialiste ou pur idéal bourgeois.

Une civilisation qui méprisera la mort parce qu'elle méprisera la personne humaine et méconnaîtrait le prix de la vie humaine, une

civilisation qui gâcherait le courage des hommes et gaspillerait leurs vies pour les rêves de la convoitise ou de la haine ou pour la rage de domination ou pour l'idolâtrie de l'Etat, ne serait pas civilisation, mais barbarie. Son héroïsme serait une bestialité sans cœur.

Une civilisation qui connaîtrait le prix de la vie humaine mais qui établirait comme ses valeurs suprêmes la vie périssable de l'homme, le plaisir, l'argent, l'égoïsme, la sécurité dans la possession de biens acquis, et qui par suite redouterait la mort comme le plus grand des maux, et qui sous prétexte de respecter la vie humaine éviterait saintement tout risque de sacrifice et tremblerait de penser à la mort, une telle civilisation ne serait pas civilisation, mais dégénération. Son humanisme serait une délicatesse de lâches.

La vraie civilisation connaît le prix de la vie humaine, mais c'est de la vie impérissable de l'homme qu'elle fait sa suprême valeur transcendante. Elle ne craint pas la mort, elle affronte la mort, elle accepte le risque, elle demande le sacrifice, mais pour des buts dignes de la vie humaine, pour la justice, pour la vérité, pour l'amour fraternel. Elle ne méprise pas la vie humaine et elle ne méprise pas brutalement la mort, elle accueille la mort quand la mort, telle que les hommes libres la voient, est le dernier accomplissement de la dignité de la personne humaine et un commencement d'éternité. Je voudrais rappeler à ce propos les paroles que l'homme d'Etat grec, M. Metaxas, prononçait peu de temps avant sa mort devant un correspondant de guerre américain : « Nous Grecs, disait-il, étant chrétiens, nous savons qu'après tout la mort n'est qu'un épisode. » Un épisode sur la route de la vie immortelle de l'homme. Telle est la civilisation chrétienne, la vraie civilisation. Son héroïsme est un héroïsme intégralement humain, parce qu'il est divinement fondé sur l'immortalité de nous autres mortels.

JACQUES MARITAIN

(Tous droits réservés).

LE CHRISTIANISME DANS LA VIE POLITIQUE

Y a-t-il sérieusement à espérer que le christianisme ait plus d'influence dans la vie politique après la guerre ?

Les pessimistes qui reposent constamment cette question semblent trouver de solides raisons de scepticisme en se rapportant à la période d'entre les deux Grandes Guerres. Les immenses sacrifices de la Grande Guerre No 1 avaient soit-disant "sauvé la démocratie dans le monde" et, unies dans une ligue internationale, les nations devaient agir suivant leurs conventions; après avoir accepté les règles de la bienséance chrétienne, elles devaient désormais résoudre leurs différends par la négociation. Mais en fait ce nouvel idéalisme fut bientôt submergé par une nouvelle vague de matérialisme, et le jeu cynique de la politique nationaliste et les manœuvres de la politique de « l'assiette au beurre » recommencèrent comme par le passé, les sermons, les avertissements, les exhortations n'eurent aucune influence véritable sur la politique nationale et internationale. Mais maintenant que la lutte a abouti à la catastrophe d'une autre guerre mondiale, on commence à se rendre compte que ce sont les forces morales et chrétiennes qui sauveront la politique de désastres à venir.

Pour fixer le résultat, il y a *deux voies qui mènent à une mauvaise politique et une troisième qui mène à une bonne politique.*

1° La faute la plus grave a été commise par des chrétiens qui se sont tellement laissé déborder par la politique qu'ils en ont peu à peu perdu tout sens chrétien et moral.

Il n'a pas été rare, en Europe, dans la politique des dix dernières années, de découvrir que certaines des intrigues et des manœuvres les plus répréhensibles étaient l'œuvre de gens non seulement chrétiens de nom, mais même chrétiens pratiquants. Plusieurs d'entre eux eurent, sans doute, en entrant dans la vie politique, de bonnes intentions. Leur erreur fut d'être trop prompt à céder au « réalisme » prévalent et d'accepter trop facilement le scepticisme créé par la mésinterprétation de la devise : « La politique est l'art de ce qui est possible. » *Il semble aux observateurs superficiels qu'il était absolument impossible que toute force autre que celle des cliques ou des intérêts de classe ou de caste puisse jamais avoir un poids quelconque dans le jeu politique.* Bientôt le chrétien ne différa du politicien païen ni par ses méthodes,

ni par ses théories, ni même par la mise en pratique de ses principes. Cette capitulation était impardonnable, surtout de catholiques. Ils en arrivèrent à considérer l'Église simplement comme un pion sur l'échiquier politique. Vilement, ils firent du Royaume de Dieu une machine à pressions et à suffrages dans les ruées pour le pouvoir dans le royaume de l'homme. Ils devinrent ce que l'on appelle d'une façon si frappante en Amérique « des catholiques professionnels », ce qui désigne les catholiques qui se servent de l'appui politique de leurs coréligionnaires et en profitent, mais qui oublient opportunément de professer leur foi catholique si elle se présente à eux sous la forme d'un devoir désagréable à remplir.

II° *Le danger le plus sérieux qui nous menace en ce moment est le complexe de supériorité en cours chez les catholiques et qui les rend ignorants et dédaigneux des réalités, en même temps qu'il les conduit à s'enthousiasmer pour des formules « moralistes » qui ne résolvent rien et souvent détruisent beaucoup.*

Il est très tentant, pour bien des braves gens, de prendre l'habitude de ne penser uniquement que sous la forme d'une *litanie de lamentation* : le monde est corrompu, la politique est corrompue, la presse est corrompue, etc., etc. Cette attitude est vraiment stupide, car au lieu de tirer des conclusions d'ordre général de certains cas frappants, un homme intelligent fera les distinctions qui sont nécessaires dans toutes les choses humaines. Ce qu'il y a de pire, c'est que cette attitude est hypocrite, car les motifs secrets de ceux qui condamnent les autres trop facilement sont l'adulation de soi-même et la vanité. L'isolement volontaire bruyamment affiché des catholiques loin du mauvais monde des mauvais politiciens n'est souvent qu'une *raison de se flatter en se répétant les mots encourageants* : « Nous, au moins, nous sommes bien. »

Dans plusieurs pays d'Europe, les chefs chrétiens avaient pris conscience de ce danger et réagissaient fortement contre ce qu'ils appelaient « le faux perfectionisme » et, plus spécialement contre les tendances « apolitiques » dans l'Action Catholique. En *Belgique*, par exemple, le rexisme fasciste réussit à gagner un grand nombre de jeunes catholiques wallons parce que le mépris de la politique encouragé dans certains cercles de l'Action Catholique a fait d'eux une proie facile pour l'astucieux Degrelle qui, au nom du Christ-Roi, promettait de « nettoyer les écuries d'Augias qu'est la politique démocratique. » *L'Espagne, l'Italie, la Hongrie et même la France ont souffert de cette « vertueuse ignorance de trop de catholiques.* Paul Vignaux, l'ancien chef

des syndicats chrétiens de France, vient d'esquisser, avec une grande pénétration, les résultats de ce dangereux «moralisme»: «Par *moralisme*, je veux dire la tendance à résoudre les problèmes sociaux verbalement par de vagues exhortations à la bonne volonté et à l'union des cœurs. Les gens de cette mentalité expliquent gratuitement leurs défauts, non par l'aveu de leur incompétence en matières complexes, mais par la vilenie des autres, telle que la nocive influence des meneurs qui leurrent la masse des honnêtes gens. Ils parlent ainsi des problèmes sociaux sans prêter la moindre attention aux faits économiques les plus évidents, tels que le cours des changes, par exemple. La Bourse représente une tension entre des intérêts différents. Vivant au milieu de ces prêcheurs d'harmonie prêts à condamner ce qu'ils ne comprennent pas, le moralisme dont nous parlons ne voit pas qu'une *tension* de cette nature est la forme normale des relations humaines, une ressource normale pour le développement collectif. Il apprécie très peu la technique des syndicats, laquelle est issue justement d'*intérêts différents* en jeu continuels d'oppositions et de conciliations. Dans une discussion sur les salaires, ces gens voient immédiatement «la lutte des classes». Dans une grève, ils ne voient, au lieu d'une halte du travail et d'un refus de vendre ses services au-dessous d'un certain prix, qu'«un acte révolutionnaire.» Avec une telle disposition d'esprit, ils accueillent volontiers n'importe quel «corporatisme» promettant de mettre fin aux disputes et apportant une formule définitive de justice; ils liront avec joie dans le préambule de la Charte de Vichy que celle-ci «établit d'abord les principes d'après lesquels les salaires sont déterminés, mettant ainsi un terme à la plus grande source d'injustice et de discorde intérieure dans le monde du travail.» Un moralisme qui ignore les complexités de l'homme social prédispose les catholiques à accueillir n'importe quel roi du «corporatisme» comme représentant «l'ordre», «l'ordre moral», (Traditionalisme et Syndicalisme, pp. 82-83). *Le danger de ce faux moralisme est peut-être le plus grave aux Etats-Unis où trop de catholiques se sont isolés dans leur supériorité spirituelle et jugent sévèrement une politique qu'ils n'ont pas étudiée.* Cette attitude négative pourrait différer irrémédiablement, à ce moment le plus mûr de l'Histoire, la pénétration du christianisme dans la vie publique.

III° *L'espérance la plus fondée pour l'avenir peut être justifiée si un groupe dynamique de chrétiens, à l'esprit ouvert aux réformes, entre résolument dans l'action politique, étudiant et appliquant ses règles fondamentales, mais prouvant aussi, en même temps, qu'une politique*

de longue vue, vraiment efficace, dépend, en dernier lieu, du développement de forces spirituelles et morales demeurant au-dessus de la politique.

Il n'y a pas d'exception à la règle d'inspiration chrétienne : seule une matière de bonne qualité peut être employée pour transmettre le message supérieur. Un romancier chrétien doit d'abord avoir conquis la vraie technique du roman, laquelle est très différente de celle des sermons, avant de penser à transmettre la conception spirituelle de la vie. Un politicien chrétien doit connaître la différence entre les règles de l'administration publique et de la direction des consciences avant de pouvoir clarifier les questions spirituelles en politique. Un chrétien qui entre dans la politique n'est pas scandalisé par les conflits perpétuels d'intérêts et d'ambitions. Il sait que son plus gros atout doit être une connaissance profonde de la nature humaine qui est éclairée d'une façon très réaliste par ce que le dogme catholique enseigne sur les désordres causés par le péché originel. Le politicien chrétien, s'il a appris à estimer le rendement pratique des gens et des partis et à évaluer les puissances politiques et économiques existantes, n'apparaîtra pas comme un utopiste quand il désignera l'existence d'une troisième puissance trop souvent oubliée dans les manœuvres et les intrigues : la puissance des petits, du peuple lui-même. Le politicien chrétien croit au peuple. Il sait qu'il se laisse facilement induire en erreur par des démagogues sans scrupules, mais il sait aussi qu'il peut répondre avec élan aux appels de la justice et de la convenance. Les intérêts du peuple sont fondamentalement différents de ceux des politiciens autoritaires et mégalomanes. L'homme du peuple, au fond de son cœur, désire que l'Etat protège sa vie, sa liberté et son bonheur ; il désire la justice, non l'oppression. Les bases simples, profondément humaines, et plus qu'humaines de l'idéologie démocratique, ont, très réellement, les meilleures chances de gagner le cœur du peuple après cette crise de folies et de destructions terribles. Le politicien chrétien sait que deux mille ans de progrès religieux dans les traditions, les coutumes et le mode de vie, sont la base la plus solide pour fonder un réel ordre du monde. Il sait que les luttes de classes, de castes, de nationalismes et d'impérialismes, que toutes ces luttes à courte vue ne seront pas supprimées. Mais il sait aussi, qu'à la longue, la conscience du genre humain, surgissant de droits inaliénables, de devoirs inévitables et de vérités inébranlables peut devenir la force la plus puissante sur la terre — le contrôle naturel et permanent des gouvernés sur les intrigues et les appétits des gouvernants.

C. I. P.

LA CONTRE-RENAISSANCE

Je vais soutenir une thèse que je sais incomplète. Les phénomènes de civilisation sont trop complexes pour se réduire à une formule. Dans les cadres de la « civilisation française » par exemple, on trouve des conservateurs et des jacobins, des croyants et des mécréants, des hommes sympathiques ou non, mais qui ont en commun ce que je ne sais quoi qu'on appelle l'air de famille : ainsi la vie sépare des frères, dont les uns tournent bien, les autres mal, chacun dans son genre, et qui pourtant se ressemblent. D'un pays à l'autre, les mêmes époques offrent aussi des traits identiques. Il existe un parallélisme incroyable, jusque dans la chronologie, entre un libéral canadien de 1830 comme Papineau et, dans le Jura suisse, un Xavier Stockmar ; je cite exprès de petits peuples et des personnalités qui vraisemblablement s'ignoraient, non des vedettes internationales. Souvent d'ailleurs l'évolution du monde engendre simultanément des tendances opposées et complémentaires : capitalisme et socialisme, fascisme et communisme, impérialisme et isolationnisme. De même, notre siècle développe à certains égards des germes qu'a semés la Renaissance ; et pourtant, sous des aspects essentiels, il en représente exactement le contraire.

Relions la *Lettre de Gargantua à Pantagruel*, ce témoignage de l'enthousiasme et de l'optimisme que suscitait l'épanouissement du savoir :

« Maintenant toutes disciplines sont restituées, les langues instaurées. . . Les impressions (l'imprimerie) tant élégantes et correctes, en usance, qui ont été inventées de mon âge par inspiration divine, comme, à contre fil, l'artillerie par suggestion diabolique. Tout le monde est plein de gens savants, de précepteurs très doctes, de librairies très amples, qu'il m'est avis que ni au temps de Platon, ni de Cicéron, ni de Papinien, n'était telle commodité d'étude qu'on y voit maintenant ; et ne se faudra plus dorénavant trouver en place ni en compagnie, qui ne sera pas bien expoli en l'officine de Minerve. Je vois les brigands, les bourreaux, les aventuriers, les palefreniers de maintenant plus doctes que les docteurs et prêcheurs de mon temps. »

Cherchons de nos jours un texte symétrique. Lisons Paul Valéry :

« Pendant les trente ou quarante ans que nous venons de vivre, trop de nouveautés se sont introduites, dans tous les domaines. Trop

de surprises, trop de créations, trop de destructions, trop de développements considérables et brusques... Et des problèmes chaque jour plus nombreux, des problèmes parfaitement neufs et inattendus, se sont déclarés de toutes parts, soit dans la politique, soit dans les arts, soit dans les sciences; dans toutes les affaires humaines, toutes les cartes ont été brouillées. L'homme se trouve assailli par une quantité de questions auxquelles nul homme, jusqu'ici, n'avait songé, philosophe ou non, savant ou non; tout le monde est comme surpris. Tout homme appartient à deux ères.

... De là cette impression générale d'impuissance et d'incohérence qui domine dans nos esprits... »

La différence du ton marque celle des époques. Un phénomène analogue — l'abondance des inventions — semble avoir produit des effets psychologiques inverses. C'est peut-être que ces inventions ne sont pas de même nature : sans tomber dans le déterminisme, sans exagérer la part des facteurs matériels, je croirais volontiers que les grandes transformations dans les esprits sont dues à des transformations dans les moyens d'expression de la pensée. Et, à cet égard, notre âge offre le plus entier contraste avec l'âge de Rabelais.

Les deux inventions-mères de la Renaissance, l'imprimerie et la boussole, représentaient l'une et l'autre un élargissement du monde.

L'imprimerie mettait à la disposition du grand public l'ensemble des connaissances humaines. Il n'était plus nécessaire d'aller les boire à la source où se conservaient pieusement des manuscrits destructibles. Les particuliers se faisaient leurs « librairies »; à l'âge du monastère, de la science réservée aux clercs, succédait l'âge du précepteur et de la culture aristocratique, en attendant celui de l'école primaire et de l'instruction généralisée. De là, en partie, la fièvre avec laquelle on se précipite sur les trésors de l'antiquité, accessibles enfin à tous, dans leur totalité, sans obstacle matériel; de là, pour les écrits modernes, la substitution des langues nationales au latin. Par le fait même qu'une nouvelle classe lit — celle qui était avant tout, auparavant, la classe guerrière — le savoir se laïcise. Et plus tard le journal quotidien, s'ajoutant à l'enseignement obligatoire, modifiera encore une fois les conditions de la vie, toujours dans le même sens : les écrivains du dix-neuvième siècle atteindront un public beaucoup plus étendu que ceux du dix-septième; ils recourront forcément à d'autres procédés, ils auront d'autres qualités et d'autres défauts (même lorsqu'il visent « l'élite », il ne s'agit pas du même milieu social); en politique, du jour où l'homme du peuple est au courant de tout ce qui se passe, du jour où les dépêches le renseignent instantanément, il éprouve le be-

soin de dire son mot, et la démocratie devient inévitable; c'est par un très sûr instinct que ses pionniers se sont faits les apôtres de la lutte contre l'analphabétisme. Les discussions sur la valeur théorique des régimes me paraissent absolument oiseuses : toutes ces circonstances, et bien d'autres facteurs comme la complexité des États contemporains, rendent impossible l'existence actuelle du type de monarchie qu'un Aristote ou un saint Thomas pouvaient se représenter concrètement d'après les exemples de leur temps. Il se peut d'ailleurs que ce que nous appelons démocratie — et qui n'est nulle part le gouvernement direct du peuple — que le système politique de l'Angleterre, ou de la Belgique, ou même des États-Unis, corresponde au principe de la « monarchie tempérée » selon les philosophes; de toute façon rien ne se fera de viable sans tenir compte des données d'aujourd'hui.

Aux facilités dans l'acquisition des connaissances s'ajoutait le progrès des communications entre les hommes. La civilisation démarrant au delà de ses limites séculaires. La boussole libérait le navigateur; l'Océan cessait d'être infranchissable; le lointain Cathay, l'Inde fabuleuse venaient à portée des Européens; un hémisphère inconnu surgissait des flots, — mesure-t-on tout ce que peut comporter de fascination et d'ivresse l'expression de « Nouveau-Monde, » ? Plus tard — les voûtes de Ptolémée s'étant effondrées — le télescope rapprochera l'infini des cieux, tandis que le microscope révélera un autre infini dans la petitesse. L'univers se dilate. Et la chrétienté d'Occident, en même temps qu'elle prend conscience de l'immensité de la terre, s'épanche dans toutes les directions, verse partout des flots d'hommes et véhicule ces livres imprimés qu'elle vient d'inventer, répand sa conception de la morale et de la vie, modèle la planète à son image. Elle en aura pour quatre cents ans.

A vrai dire l'unité de l'Occident s'est rompue. Peut-être verra-t-on une connexion entre cette contre-partie et les phénomènes décrits plus haut. Comme le gentilhomme se substitue au clerc, les royaumes tendent à éclipser l'Eglise. L'architecture a désormais pour chefs-d'œuvre non des cathédrales mais des palais; la statue du prince, puis celle du grand homme, isolées sur une place, remplacent les effigies des saints, incorporées au culte; les arts s'émanent, chacun se développe indépendamment. Avec les langues nationales, croissent les nationalités autonomes; à mesure qu'elles cesseront de puiser dans le fonds commun gréco-latin, à mesure surtout que s'éveilleront les classes étrangères à cette culture classique, les différences entre les peuples s'exaspéreront. Les habitudes de pensée du laïc remplaceront celles

du théologien. La lecture, mise à la portée de tous et complétant l'enseignement oral, facilite l'analyse, expose au rationalisme. Ce n'est pas un hasard si les hérésies des siècles précédents ont été surtout des arguties de docteurs, alors que pour la première fois, je crois, malgré les efforts pour lui garder ce caractère, la Réforme tend au principe de l'interprétation personnelle portant sur la Bible en langue vulgaire. Il faut d'ailleurs comprendre que les abus de la raison accompagnent l'essor de cette raison, qu'ils représentent une déviation, une impasse, sur une route montante.

Mais aujourd'hui la route bifurque. Les découvertes du vingtième siècle orientent sur une voie rétrograde. A l'écrit se superposent la radio et le cinéma. Cela signifie, d'une part, un retour à l'enseignement oral, de l'autre, un appel à la sensation visuelle. La part de la réflexion diminue : On peut toujours revenir sur un texte imprimé, l'éplucher mot à mot ; mais la parole de l'orateur, avant que vous n'ayez le temps d'en vérifier le contenu exact dans votre journal, aura le temps de produire son effet. La grande majorité ne songera même pas à une vérification, et subira l'hypnose de la voix ou de l'image. Ainsi se généralise ce genre d'envoûtements collectifs que subissaient jadis les clubs révolutionnaires par exemple. L'homme s'isole pour penser ; le raisonnement est un acte individuel ; la « psychologie des foules » a ses racines beaucoup plus bas, dans les parties animales de notre être ; elle se nourrit d'émotions troubles ; ce sont ces émotions dont savent jouer les agitateurs, et le génie d'un Hitler ou d'un Mussolini est d'avoir compris les premiers quel parti leur propagande tirerait des techniques nouvelles. Je ne m'y trompe pas : si je me sens à peu près imperméable au totalitarisme, c'est que j'écoute peu la radio, que je vais très peu au cinéma ; dans la mesure où l'on en subit le prestige, au détriment de l'étude personnelle et du choix des sensations elles-mêmes, on se dispose à cette abdication de l'intelligence qui prépare l'aliénation de la volonté. Les dictatures du jour se situent à l'opposé de la monarchie traditionnelle. Celle-ci exprimait essentiellement un état de culture où le souverain et son entourage, seuls vraiment compétents, seuls à même de s'informer et de diriger, concentraient entre leurs mains l'autorité sur une masse peu ou point lettrée. Ils gouvernaient, le peuple obéissait, et les laissait faire. Mais le tyran, à l'inverse du roi, procède de la masse, exige son concours actif ; au lieu de lui interdire la politique, il lui impose de s'en mêler, en vertu d'une mystique émotive qu'il lui emprunte et dont il veut imprégner la vie entière ; alors qu'en principe une élite maintenait un ordre selon la raison et empêchait les aventures de l'instinct, nous

assistons à une domination passionnelle pour qui l'intellectuel maître de ses réflexes est l'ennemi numéro un.

En même temps le monde se rétrécit. La planète n'a plus de secrets. On en fait le tour en moins de temps qu'on n'en mettait à parcourir un royaume. Finis, les enivrements de l'immensité; ceux de la vitesse, qui les remplacent momentanément, nous font déjà sentir que nous sommes un troupeau parqué dans un enclos étroit. A moins d'une conquête interplanétaire, l'agrandissement spatial est terminé. Les peuples qui se trouvent brusquement nez à nez, coude à coude — on prend l'avion à Londres vers sept heures du soir, on arrive à New York le lendemain après-midi à trois heures — se réfugient d'abord instinctivement derrière des murailles qu'ils élèvent, mais les conflits armés et les crises économiques, balayant toute la surface du globe, emportent ces barrières artificielles. L'Europe ne se déverse plus outre-mer. Il reste peut-être des territoires vierges à aménager, des jungles ou des déserts à défricher, des régions polaires ou tropicales à rendre habitables, mais on voit poindre l'heure du trop plein. Le reflux politique est commencé depuis plus d'un siècle par l'émancipation des colonies américaines; il se propage dans la mesure même où pénètrent les idées de l'Occident, il s'étend désormais au monde jaune longtemps inerte, c'est-à-dire que, phénomène sans précédent, l'expansion civilisatrice partie du foyer gréco-romain se fractionne en un partage avec des influences extérieures. Nous vivons, encore au siècle dernier, sur la vieille distinction de Rome — devenue l'Occident — et des barbares; nous nous représentons la civilisation refoulant de plus en plus les barbares, même si, comme jadis les Perses, ils possédaient eux aussi leur type spécial de culture; aujourd'hui que nos principes fondamentaux se sont universalisés, notre supériorité qualitative diminue, et nous voyons paraître la force centrifuge.

Ce monde qui se contracte éprouve par là même la nostalgie de l'unité. Le fait nouveau n'est peut-être pas le rêve de l'Empire: ce vieux rêve, auréole du souvenir de Rome, apparaît tout au long des âges comme un rêve allemand, depuis que les successeurs de Louis le Germanique ont hérité la couronne de Charlemagne: l'histoire de l'Europe se résume dans la lutte entre une telle notion et celle du «royaume», de la liberté nationale, que représentait la France; Napoléon, l'homme des aigles, de tempérament italien, qui tient à se proclamer «roi d'Italie» et à baptiser son fils «roi de Rome», s'écarte à cet égard de la ligne française. Mais, tandis qu'une fois de plus l'Allemagne tente une fusion par la contrainte avec des mélanges et des transplantations à une échelle sans précédent, tandis que pour

se justifier elle agite à nouveau l'idée d'Europe, les peuples submergés en quelques semaines sentent en effet qu'ils se réduisent aux dimensions de provinces, que l'heure du « droit d'user et d'abuser » est passée en matière d'indépendance absolue comme de propriété privée, que le choix se pose désormais en pratique entre une interdépendance consentie et un englobement où ils disparaîtraient. Et le consentement ne peut se réaliser que par un idéal commun auquel tous sacrifieraient. Sur ce point encore, le mouvement de la Renaissance, parvenu à l'extrême, engendre le rythme inverse. Les Etats émancipés et dissociés cherchent le plan supérieur où ils se rejoindront, tout comme l'art d'un Wagner ou d'un Claudel aspire à renouer en un faisceau les arts qui se sont détachés l'un de l'autre aux temps modernes. Mais quel serait ce plan supérieur aux patries, sinon un plan religieux ? La « religion » seule les « relie » : et c'est pourquoi les oppositions d'intérêts deviennent l'accessoire, dans ce drame où deux ou trois « conceptions du monde » se disputent le pouvoir de « relier » et d'ordonner le genre humain.

Par cette aspiration au religieux encore, notre âge contraste avec l'âge précédent. Mais il faut la voir à travers ce que nous avons dit plus haut. Elle n'est pas nécessairement chrétienne. Elle peut aboutir à l'idolâtrie. Il y a grand péril, dès lors qu'elle s'accompagne d'une revanche de l'instinct contre la raison, péril d'autant plus grave que les similitudes peuvent tromper. N'ai-je pas rencontré des missionnaires qui, par réaction contre le matérialisme européen, en venaient à exalter les sentiments de foi des infidèles ? Qu'il s'agisse de la complaisance de certains intellectuels pour le bouddhisme ou pour un Gandhi — dont il n'est pas question, au surplus, de contester la grandeur, qu'il faut seulement placer dans leur cadre — ou de la plongée de l'Allemagne vers sa mythologie primitive, ou du nudisme, du naturisme, du culte du corps sous toutes ses formes, le terme de « néopaganisme » exprime un dénominateur commun. Et comme le paganisme, à Rome sous l'Empire, au Japon, partout, culmine dans le totalitarisme, dans le don total de la vie et de l'âme aux dieux de la race et à ses chefs divinisés, les chrétiens encourent la proscription au même titre que les intellectuels.

Mon but, dans cet article, est de broser un tableau, non de suggérer une solution. Mais peut-être les dernières remarques nous en apportent-elles certains éléments. Si les crises des siècles précédents tenaient à un divorce apparent entre la foi et la raison, il devient évident maintenant aux yeux de tous que les chrétiens et les « rationnels » sont dans le même camp. Les positions idéologiques s'en trouvent ra-

dicalement modifiées. Les hommes attachés aux valeurs humaines, aux valeurs de l'esprit, doivent se rendre compte que notre conception du monde embrasse toutes ces valeurs, plus d'autres, qui les consolident; ils ne peuvent plus confondre notre foi, qui complète la raison, avec les superstitions qui nient l'une et l'autre. Nous, du moins, nous savons ce qu'il en est. Nous savons que la raison, travaillant sur les données révélées, a sa part jusque dans la science théologique, que la liberté de l'âme est inviolable, que nulle bouffée d'instinct n'excuse la trahison du vrai et que nul pouvoir n'a le droit de nous interdire le bien. Et rappelons-nous que dans notre tableau nous avons schématisé. L'imprimerie n'a pas détruit l'enseignement oral, qui caractérisait précisément « les études », et qui suffisait à assurer le maintien d'une élite plus cultivée; la radio, le cinéma, n'ont pas supprimé la lecture, même dans la masse. Les anciens moyens d'expression restent là pour contrebalancer les nouveaux; et ceux-ci, étant des instruments, peuvent servir au mal comme au bien. Il suffit d'en comprendre les désavantages possibles, pour les manier à bon escient. Ne pas accepter les données du jeu, passer son temps à regretter celles d'hier, ce serait se condamner à le perdre, et pécher contre la Providence qui nous les fournit; il est intéressant, somme toute, ce jeu, par sa nouveauté même, parce que nous n'avons jamais à répéter une partie; c'est en y réfléchissant, sans avoir peur de le regarder comme il se présente, que nous aurons prise sur le réel.

AUGUSTE VIATTE

L'ÉVOLUTION DES ÉTUDES CLASSIQUES

Sans même insinuer que l'enseignement et l'éducation donnés à la jeunesse dans nos séminaires et collèges classiques aient dévié de leur but, ou changé leurs méthodes sous la poussée d'une opinion au désintéressement souvent douteux, il faut reconnaître que l'un et l'autre ont singulièrement évolué depuis la guerre de 1914. Cette évolution échappe communément à l'attention des élèves actuels, pour qui toute réforme apparaît opportune à la lumière des circonstances; elle échappe aussi à l'attention des élèves anciens à qui manque un terme de comparaison.

J'aborde la question sans aucun souci de polémique. Je voudrais simplement mettre en lumière quelques-uns de ses aspects les plus importants. Une trop grande évidence donne parfois le change sur l'objectivité de certaines vérités. Toute médaille a son revers et si le charme esthétique de l'un peut émouvoir parce qu'il possède quelques sympathies particulières avec notre genre de sensibilité, il ne faut pas toutefois négliger de considérer l'autre, si nous voulons nous former une opinion qui ait quelques rapports avec la réalité, même si elle risque de culbuter quelques préjugés.

Dans le présent article, mon but est de faire voir, en relevant quelques éléments de comparaison, jusqu'à quel point ont évolué le programme, et les méthodes d'enseignement, dans nos séminaires et collèges classiques, depuis vingt-cinq ans. Je ne dirai qu'un mot du bien fondé de l'évolution et de la valeur des raisons qui l'expliquent et que l'on invoque pour la justifier. Quant aux résultats obtenus, seul, le recul du temps permettra d'en juger; pour le présent, la conclusion plutôt pessimiste risquerait de paraître injuste.

Les hommes actuellement d'âge mûr firent leur cours classique ou le terminèrent un peu avant et pendant la guerre de 1914. A vrai dire, cette guerre comparable à un combat de frontières, si on en juge en regard de la guerre actuelle, n'eut aucune influence sérieuse sur les cycles réguliers de la vie scolaire. Il y eut la conscription ou

mobilisation de quelques classes pour outre-mer. Elle n'atteignit qu'une minorité d'écoliers parmi les plus avancés. Tous ceux qui se destinaient à l'état ecclésiastique furent dispensés du service et le plus grand nombre des autres, je crois, ne monta jamais à l'assaut. Bientôt, « la grande guerre » de ce temps-là ne fut plus qu'un souvenir et l'ère de prospérité qui la suivit fut plus désastreuse à bien des points de vue.

On parvenait alors au terme de ces études classiques, selon les vieilles méthodes et les vieilles traditions. A cette époque, on pouvait encore distinguer parmi les élèves le pauvre et le riche, le fils de l'agriculteur et celui de l'homme de profession, le garçon de la campagne et celui de la ville. Tous les enfants n'avaient pas encore été élevés au son de la T. S. F. et la prospérité d'après-guerre n'avait pas encore imprimé le même masque à toutes les classes de la société. Généralement chaque écolier trouvait les moyens appropriés pour faire respecter sa condition sociale sans envier celle des autres. Les leçons reçues à la maison lui avaient inculqué ces habitudes de fierté et de justice.

Au point de vue religieux, ces écoliers ne bénéficiaient pas encore des mouvements spécialisés d'apostolat moderne. Leur piété était sans panache. Point de scouts et point de jécistes dans leurs rangs; mais il ne fallait être rien moins que sacripant pour ne pas faire partie de la Congrégation de la Sainte Vierge. Il existait bien, de-ci de-là, des sections d'A. C. J. C., selon l'ancienne formule, mais elles semblaient revêtir un caractère plus académique qu'apostolique. Après le décret du Pape Pie X sur la communion fréquente, un grand nombre d'élèves prirent l'habitude de s'approcher chaque matin de la table sainte. Tous jouissaient de la plus grande liberté intérieure, sans ostracisme d'aucune sorte. Bien des séminaires et collèges ne prênaient pas plus que de raison la direction spirituelle et intellectuelle, d'autant plus qu'en bien des maisons, toute la surveillance et une bonne part de l'enseignement étaient confiés à des séminaristes. La majorité des élèves se bornaient à profiter des avantages communs et, chose étrange, problème singulier plein de réflexions graves, en regard du nombre et de la qualité des avantages actuels, c'était, quand même, à la fin de chaque année, une magnifique efflorescence de vocations sacerdotales et religieuses.

Quant au programme des études, il était encore rigoureusement humaniste. Le cours de lettres régulier demeurait strictement fermé à toute discipline pragmatique. Il consistait au début dans l'étude à peu près exclusive des langues latine et grecque. On apprenait très

convenablement la première et on parvenait à acquérir, des éléments essentiels de la seconde, une connaissance suffisante pour donner raison au proverbe qui voulait alors que l'on connût suffisamment le grec pour constater qu'il s'oublie rapidement. On faisait traduire différents passages des meilleurs auteurs païens et chrétiens, poètes et prosateurs. On faisait apprendre par cœur des églogues et des fragments de l'Énéide et il n'y avait personne qui ne pût réciter de mémoire le traditionnel :

« Tityre, tu patulae recubans »

« Sub tegmine fagi... »

On faisait traduire d'autres églogues charmantes qui remémoraient l'arôme des foins fraîchement coupés sur la ferme paternelle et évoquaient la vision des beaux fruits qui devaient pendre aux pommiers des vergers :

« Vieillard fortuné, tu viendras encore chercher l'ombre et la fraîcheur le long de ce fleuve et parmi ces fontaines sacrées. D'un côté, les abeilles venant sucer les fleurs de saules le long de la voie qui borne ton héritage, t'inviteront souvent au sommeil par leur léger bourdonnement, de l'autre, le berger cueillant des feuilles pour son troupeau, au pied de ces hauteurs fera retentir l'air de ces chansons, tandis que tes ramiers chéris ne cesseront de roucouler et la tourterelle de gémir sur ces ormes dont la cime s'élève aux nues. »

Et l'imagination colorait alors de teintes antiques les réalités ambiantes. Il n'était pas besoin d'un bien gros effort pour se représenter le monde païen quand on donnait à traduire les glorieuses ascensions des césars au Capitole, leurs triomphes retentissants, leurs sacrifices aux dieux, leurs disgrâces soudaines. Aussi, le soir, à la récréation, lorsque les grandes pluies d'automne ou la fonte des neiges avaient formé de larges étangs sur les terrains de jeu, certain rhétoricien disait à un confrère, en lui montrant ces mares d'eau boueuse qui frissonnaient sous le vent : — « Regarde ici la « Cloaca Maxima » et là, la fontaine de « Publicius Bibulus. »

Les deux dernières années comportaient plus spécialement l'étude des littératures étrangères et française. L'époque classique restait, sans aucun doute, la mieux enseignée et la mieux connue, bien que la période romantique retint davantage l'attention des élèves avec ces deux grandes figures en prose et en vers : François-René de Chateaubriand et Victor Hugo. On se passionnait pour « les Martyrs » et les « Mémoires d'outre-tombe. » Le grand Meschacébé faisait surgir bien des mirages dans les âmes des rhétoriciens et les aventures de René provoquaient bien des résonances dans leurs cœurs.

Les connaissances littéraires de ce temps-là expiraient au seuil des romans de Paul Bourget et sur les dernières strophes de Baudelaire et de Verlaine. « Les cahiers de la Quinzaine » et « les Choses de l'Est » n'étaient pas encore parvenus à l'horizon intellectuel de cette génération. Péguy et Claudel ne furent connus de la jeunesse étudiante qu'après la guerre de 1914. Mistral enchantait quelques promotions en marge du programme scolaire.

Quant à la littérature canadienne de langue française, elle retenait l'attention par les chroniques d'Arthur Buies, la carrière rapide et tourmentée d'Emile Nelligan et l'infirmité d'Albert Lozeau. Plus tard, les poésies de Paul Morin marquèrent l'apogée du parnasse indigène. L'époque n'était pas encore lointaine, elle fut même contemporaine de bon nombre d'hommes qui ont à peine atteint le sommet de la vie, où la publication d'un livre français au Canada, poésies, roman ou critique, restait encore tout un événement. Le fleuve littéraire de cette époque, charroyait évidemment moins de scories; le bon goût y trouvait son compte. On lisait encore avec passion « Les Anciens Canadiens. » Avant et pendant la guerre de 1914, la Revue « L'Action française », nourrit la pensée et le sentiment de plusieurs générations. Il y eut certes un renouveau qui fit oublier la querelle du libéralisme et les polémiques de la « Nouvelle France ».

Le cours de lettres se terminait par la rhétorique qui inculquait universellement aux jeunes le goût spécifiquement gaulois de l'éloquence et le tout se couronnait par l'épreuve très sélectionnée du baccalauréat des lettres, après quoi commençait, répartie sur deux années, l'étude des sciences, de la philosophie scolastique et des mathématiques proprement dites.

En histoire, on enseignait ni la haine, ni l'amour du conquérant de 1760. On insistait beaucoup sur la fidélité aux ascendances françaises et sur les traités qui devaient fonder et garantir notre survivance. Evidemment, on n'avait pas le droit de sauter à pieds joints le drame de la dispersion des Acadiens, la querelle des subsides et la lutte pour le gouvernement responsable. La conduite de Louis-Hippolyte Lafontaine, allié à Baldwin pour déjouer les buts inavoués de l'Acte d'Union, indiquait pour l'avenir la conduite à suivre en pareilles circonstances. On peut se rappeler aussi que certains gouverneurs anglais conquièrent l'estime, parce que les manuels autant que les professeurs les représentaient comme sympathiques aux Canadiens français. D'une façon générale, on enseignait la fidélité aux institutions du pays et je crois que chacun des élèves de cette génération pourrait rendre ce témoignage que de l'enseignement de l'his-

toire reçue au collège, il ne pourrait tirer ni le moindre germe de révolution, ni le plus léger motif d'abdication ou de défaite.

Les méthodes et les programmes ont évolué au cours des vingt dernières années. La lenteur de cette évolution en a peut-être fait oublier la réalité. Il n'en demeure pas moins vrai que l'enseignement des sciences reçoit une part beaucoup plus considérable tant au point de vue théorique qu'au point de vue expérimental. Les laboratoires sont mieux pourvus et d'accès communément plus facile. La comptabilité et les mathématiques sont réparties sur plusieurs années du cours. L'enseignement de la langue seconde, plus régulier et plus systématique, donne de meilleurs résultats. L'épreuve du baccalauréat est devenue plus rationnelle. Bon nombre d'élèves s'intéressent à la question sociale avant la fin de leurs études et ainsi de suite. Il y a eu un progrès salutaire dans tous les domaines, excepté peut-être dans l'enseignement des humanités proprement dites, dans les éléments du savoir plus directement ordonnés à nourrir l'esprit de l'homme que son corps.

Il semble que les beautés des littératures latine et grecque qui enchantaient les anciens, n'émeuvent plus au même degré, ou de la même manière, les écoliers d'aujourd'hui. On a l'impression qu'ils ne vibrent plus au même charme des humanités, que les mêmes textes ne comportent plus pour eux la poésie d'autrefois, qu'un sketch dont on aura perdu le souvenir dans vingt ans les émeut bien plus vivement que « le Cheval de Troie » dont la mémoire a traversé plusieurs millénaires. Il est vrai que leur puissance de réceptivité est limitée et que T. S. F. et l'écran comblent pour eux la part laissée libre chez leurs aînés; ou la cause serait-elle que l'enseignement traditionnel aurait rompu sa chaîne à un moment imperceptible et que les anneaux essentiels qu'il en retiendrait encore ne rejoindraient plus la fin et les méthodes initiales ?

L'adaptation a peut-être été nécessaire; disons qu'elle l'a été et le sera peut-être davantage à l'avenir, devant suivre, au même rythme, la rapidité des transformations sociales et économiques dues aux découvertes modernes. Mais il restera toujours que la vie supérieure de l'esprit ne pourra se maintenir et les œuvres de paix croître et s'épanouir dans une société dont les élites auront perdu contact avec la beauté antique, n'auront pas senti palpiter le cœur des muses et entendu bruire les abeilles virgiliennes.

C'est Georges Duhamel, l'écrivain actuel de la jeunesse et dont les traditions familiales font précisément le thème sous-jacent de son

étincelante chronique des Pasquier, qui, en quelques phrases lapidaires a fait le procès des contempteurs de la tradition : « Parce qu'elle est sobre de promesses, parce qu'elle parle, non de renverser, mais de maintenir, la tradition enchante rarement les âmes bouillantes, les âmes tendues vers l'avenir. Il faut avoir cruellement vécu pour comprendre que dans l'agitation destructive du monde, conserver, c'est créer... Il est tout à fait possible qu'à certaines heures du monde, la transformation révolutionnaire du spirituel et du temporel paraisse vraiment souhaitable, même à des esprits rassis; mais quand, saisie de frénésie, la société humaine ne semble ne connaître plus d'autre tradition que celle du désordre, toute énergie saine doit se consacrer au salut de l'équilibre. Nous sommes loin des époques paresseuses où la tradition prend le visage de la routine. Il n'est vraiment pas question de réveiller un monde qui ne sait même plus dormir. Le juste médecin contemplant ce monde malade, pense que la réflexion, le calme et la réserve sont des remèdes illustres... » (Discours de réception à l'Académie; éloge de René Bazin.)

A. SAINT-PIERRE, O. P.

PRIMAIRES ET DOCTRINAIRES OU L'ÉCOLE DES DUPES¹

V

Au lieu que chacun devrait continuer du plus secret et plus précieux de ses moyens pour avancer un dessein si louable et si utile à tout le monde, on épouvante ceux qui le peuvent faire.

Richelieu.

Pour les fous seulement : Un cheval ne cherche point à se faire admirer de ses compagnons.

Pascal.

Je vous loue, frère patagon, de cette fierté qui est vôtre. Je vous loue d'aimer l'histoire très belle du peuple patagon, votre première richesse. Ce peuple, à coup sûr, est un grand peuple. Qui l'ignore ? Vos maîtres eux-mêmes ne laissent pas de l'avouer et, d'aventure, ils le proclament. Encore faut-il user de tempérance, et, dans ce bouleversement universel, reconnaître la grandeur des autres. Vous avez de la lecture, et vous savez que tous les peuples sont grands par quelque côté. Cela fait beaucoup de grandeur, et, si je ne puis sans péché me louer comme individu, l'orgueil m'est-il permis par le truchement patriotique ? L'orgueil d'un peuple vaut-il mieux que l'orgueil d'un individu ? Parce qu'on a licence de tuer à la guerre, la vanité nationale en est-elle légitimée en tout temps ? On tue pour se défendre, et je crains que certain complexe d'infériorité ne glorifie outre mesure les patries, pour minuscules qu'elles soient. On prend les devants, soit dit sans offenser les Patagons, la Patagonie étant insigne parmi les nations.

Un peu maussade, vous dites : « Ai-je le droit de rabaisser mes frères ? » Non, vous ne l'avez. Encore sied-il que vous ne les glorifiez au détriment des autres. Celui qui se croit lésé a furieuse envie de rendre ce qu'il n'a peut-être point reçu. Les susceptibles sont inconséquents et j'ai entendu quelque admirateur d'une collaboration française louer ses compatriotes minoritaires d'avoir résisté à une autre collaboration.

(1) Les quatre premières parties de ce texte sont parues dans LA NOUVELLE RELÈVE, II^e vol., n^o 7 (juin), n^o 8 (août), n^o 9 (septembre), n^o 10 (octobre-novembre).

Je vous vois venir, j'entends déjà vos répliques. Vous m'avez à peine lu que, déjà, vous protestez. Apprenez d'abord que plus que tout m'émeuvent vos misères. Je sais qu'il n'est pas réjouissant d'être patagon parmi ceux qui ne sont patagons. Dieu, qui vous a placés et fait naître parmi dix autres peuples plus puissants, compte vraiment beaucoup sur votre patience, et votre patience se lasse. Je vous comprends. Pourquoi rendre le monde entier responsable de vos maux ? Mes voisins, cher ami, attribuent tous leurs tracasseries à une conjuration de Juifs, de Francs-Maçons et de sales démocrates. Mes voisins accusent beaucoup d'hommes. Je connais un peu la Maçonnerie dont les *tenues* sont plus impies que les mascarades des autres, et puériles autant. Que ne le dit-on pourtant ? le jansénisme, le gallicanisme et quelques nigauds de l'apologétique et du journal, avec les réactions cléricales occasionnelles, ont plus fait pour la déchristianisation de la France, par exemple, que les mesures sectaires, dont ils étaient les prétextes, sinon la cause.

Le dépit est source de bêtises et de malheurs. Parce que la politique était l'affaire des ignares et des ambitieux, en bien des contrées, celui qui se distinguait se réfugia, il siégea au plafond, comme Lamartine, au plafond de l'histoire nationale et d'une philosophie plus littéraire encore que politique. Voyez la France, où la politique pure, celle qui ne se souciait des tribunes populaires, était nazifiée jusqu'au *coton*, comme on dit, chez nous. Et sans qu'on s'en aperçut peut-être, et même les Nazis.

Ces Français, dont je vous parle souvent, parce que peut-être je goûte encore leurs plus mauvais maîtres, ne recommencez leur erreur. Parce qu'ils n'aimaient pas leurs chefs, démocrates, ils en vinrent, quelques-uns, à haïr l'Anglais, démocrate. (Parce que j'ai l'horreur du Nazi, je n'en vais pas refuser ceux qui veulent faire peau neuve.) Le dépit est mauvais conseiller, et je vous prêche l'entente avec l'Argentin.

Il y a plus que le dépit, et j'en sais qui maudissaient la France, lorsqu'elle était puissante, et qui la recherchent abaissée. Autre forme du fameux complexe, dont il vous faut garder en tout.

Vous donnez des signes de fatigue, mon cher ami, et, décidément, l'Europe ne vous intéresse pas, et ses querelles. Ce n'est pas mon affaire, dites-vous. Pourquoi, je vous le demande, seul au monde, le Patagon aurait-il droit de se désintéresser du grand problème ? Le feu est à la maison, le Nazi dans le golfe, je veux dire l'estuaire de la Plata (et Voltaire dans la place), les Patagons sont bien malades. Volontiers, comme Louis XVI la veille de la bataille, écrivez-vous dans votre journal : «Rien». Tout de suite, vous répondez : «Je sau-

rai bien me défendre. » Les autres ont dit ça. Les autres ont été mangés. L'Australie aurait voulu défendre son territoire avant celui des autres, l'Australie est encerclée, comme les autres. La campagne du Moyen-Orient est une leçon pour le patriotisme à courte vue, si éloigné que vous vous pensiez de ces batailles, en Patagonie. La Méditerranée, qui a peut-être perdu un peu de son importance (?) reste la jonction entre l'Orient et l'Occident. Il est vrai que vous fûtes habitué aux *tronçons* de chemin de fer... Puisque le Brésil est en guerre, vous pensez qu'ils s'attaqueront surtout au Brésil. Ami patagon, pour être désintéressé de l'événement, il faut que de ce pas vous déménagiez dans la lune. Si la lune réussit à rester neutre.

Vous ne m'entendez pas, vous n'y comprenez goutte. Vous n'êtes à l'aise qu'avec notre maître, le passé. Le passé a du charme, je le confesse : pourquoi n'invoquer point, à son tour, notre maître, le futur ? Le passé a des entraves pour l'imagination, le futur nous laisse libres. Et le présent ? Les affaires du monde se jouent au mode présent. Je voudrais vous faire rejoindre ce présent.

Vous n'y êtes pas à l'aise. J'ai lu quelques-uns des historiens patagons : ils ressemblent à Bossuet, lorsque Bossuet gaffait, et leur histoire, qui dira qu'elle est universelle ?

Et j'ai lu vos romanciers, vos journalistes. Ils vous présentent comme des paysans. Beau métier, à qui l'histoire serait pernicieuse. Les paysans des époques classiques fuyaient le sergent recruteur, le pays fût-il menacé. Il préférerait à la mort du soldat de mourir affamé au bois. Je n'aime pas qu'on aime la mort, pour autant, ni le stoïcisme païen du Nazi. Mais je préfère qu'on mette en joue l'ennemi premier plutôt que le sergent recruteur.

Oui, j'ai lu vos écrivains et leurs thèses séparatistes. Ils ne sont pas tendres à l'endroit de l'Argentin. Ma plaisanterie vous paraîtra cruelle, je vous dirai tout de go que, lorsque vous vous séparez, vous vous montrez encore plus singes des autres, l'imitation étant l'un de vos travers. Ce séparatisme s'appelait en Angleterre et aux Etats-Unis l'isolationisme, et, dans cette guerre, n'est-ce point l'isolationisme qui a perdu la première ronde ? On le sait dans mon pays, qui ne parle plus de ces bêtises. Les plus fols ont compris, lorsqu'on leur remontra qu'une minorité et qui sait qu'elle est une minorité s'avère stupide, si elle ne se veut démocrate, démocrate avec les autres, et dans toutes les conséquences. On est plus sage que chez vous en mon pays. Les jeunes *rouges* et les éphèbes *bleus*, ces partisans qui tiennent à leurs jeux, ont tôt cessé un flirtage platonique avec le Nazi, qui, justement, supprime les partis. Toujours en retard, mon petit pays n'ajouta

foi qu'après les autres à la démocratie. Mon pays est lent, il lui fallait donner le temps de souffler.

Je ne vous parlerai plus de mon pays, frère patagon, si vous me laissez dire qu'il possède au moins une qualité, et, si elle est négative, fort belle, en notre triste époque. En dépit de toutes nos Saint-Jean-Baptiste, c'est qu'il ne s'est jamais cru d'une race supérieure. Ce qu'il fait, c'est qu'il se met *en maudit*, lorsque l'on parle d'une race qui serait supérieure. Il est susceptible en diable, et sa xénophobie se traduit par un sacre, toujours le même : ces *maudits* Anglais ! ces *maudits* Français. Son orgueil est négatif : alors, orgueilleux, il est *en maudit*. Pourquoi le lui reprocher, à ce naïf ?

Parlons des vôtres, mon ami, laissons mes frères du Canada, et souffrez que je moque un peu votre traditionnalisme. Si vous êtes traditionnalistes, n'est-ce point l'esprit et l'observation de l'escalier ? Vos diatribes sur l'Argentin, par exemple ? Il est des peuples dont le traditionnalisme s'affirme surtout, lorsqu'il soulève fidèlement les vieilles querelles.

(Mes frères laurentiens, ô frère patagon, sont de même volontiers en retard si, par fantaisie, ils taquinent une muse un peu farouche. Ils suivent la mode d'hier ou d'avant-hier, celle de Bazin ou de Rostand le père. Pour les agacer, j'use d'un plus vieux style, elliptique en diable, du reste : ils n'ont pas compris *mon* traditionnalisme, plus innocent pourtant...)

Venons tout de suite à votre religion, vos écrivains mêlent avec délices les questions religieuses à la politique temporelle, et l'on dirait que votre amour de la religion se confond avec la haine de vos maîtres. Traditionalisme encore, celui de la haine. Je soupçonne néanmoins le Patagon de ne plus croire beaucoup. Si j'aborde tout de suite ce chapitre, qui ne sera pas long, c'est pour vous glisser à l'oreille cette aménité : en souvenir de Veillot et du comte de Chambord, Patagons, lointains, et pour vous donner une excuse à manquer la messe, vous croyez au pieux... Connétable français. Mais chut ! la censure, la vôtre et celle de mon pays, elles sont nombreuses et de partout, les censures sont aux aguets, et Tartufe n'est pas loin.

Quittons les sujets religieux, impatient ami : pas avant que je ne vous aie mis en garde. Ne vous imitez pas, si vous persévérez dans l'imitation, ne nous singez : « Maudits Anglais ! Maudits Français ! » Ne dites pas, à votre tour : « Maudits Argentins ! Maudits Espagnols ! » ou je croirai que les peuples religieux ne savent que maudire.

Revenons plutôt à la guerre, à cette *drôle de guerre*, qui sentait pourtant le *brûlé*. Le nez patagon discernait-il ces odeurs ? Ou bien,

quiet dans sa quiétude, songeait-il au rôti de porc frais de *chez nous* ? Ou ce qui en tient lieu, chez vous ? Voyez plutôt, il y a des flammèches sur les bardeaux patagons, le feu y sera bientôt, flambra la chaumière, si vous n'y prenez garde. Arrosez, vite arrosez...

Encore une fois, vous ne m'entendez pas. « Ces histoires ne me regardent pas, faites-vous, nous nous contentons de nos droits, ceux du premier occupant. » Si vous n'avez que les droits du premier occupant, il ne reste pas grand'chose de la Patagonie. Et l'avez-vous jamais toute occupée ? Jusqu'où s'étendirent jamais vos bourgades ? Je vous parle, en regardant la carte, vous savez. O mentalité européenne, pour ceux qui, de l'Europe se veulent et se croient détachés.

J'essaie de vous convertir ô têtù, j'essaie de vous convertir à un réalisme vrai, celui-là. Je voudrais que vous viviez aujourd'hui, et non plus dans l'histoire. Est-il temps opportun ? Certains jours, lorsque je pense à vous, je crois que même la cinquième colonne serait inutile en votre pays patagon. Ailleurs, on disait : « Ils sont déjà convertis, ces haïneux. » Pardonnez-moi, si je suis rude, c'est pour votre juste gouverne. J'ai connu d'autres peuples rudes, des paysans qui étaient susceptibles, comme des demoiselles. Leur incrédulité, lorsqu'ils étaient incrédules naissait d'une querelle de banc, à l'église : le curé faisait des passe-droit, et il *demandait trop cher*. Et, s'ils blâmaient leurs maîtres, assez doux au demeurant, c'est que leurs maîtres, par distraction, avaient, leur avaient manqué d'égards. Je vous l'ai dit, des demoiselles.

Le mot de cinquième colonne vous a fait sursauté, ô susceptible : la cinquième colonne est pourtant celle des traîtres inconscients surtout. La sixième (qui l'a inventée ?) est plus inconsciente, qui agit par haïneux esprit de contradiction. Et, en Patagonie, peut-être, où l'on dit parfois ce que l'on pense, où l'on ne pense guère ce que l'on dit.

Et, vous, ce que vous dites de vos maîtres, le pensez-vous, ami patagon ? Des maîtres qui vous laissent une liberté honnête. Rappelez-vous les anciens, ces nobles seigneurs d'Espagne, et qui vous laissaient quoi ? Avez-vous à vous louer des grandes compagnies, je veux dire des Grandes Compagnies d'Espagne, et qui vous colonisaient ? Qui vous colonisaient pour votre profit ? Lisez la petite histoire de Patagonie, et, lorsque vous vous réclamez des héros de vos révoltes et de vos *troubles*, songez qu'ils ne se battaient point contre l'Argentine, mais pour la démocratie. Il en fut ainsi chez nous, en 1837. Soyez content d'avoir un maître honteux plutôt qu'un maître cynique. Du reste, si vous rappelez votre 37, je rappellerai le nôtre.

Une expérience nous a suffi, et nous n'irons pas croire les nazis d'importation et qui s'en lavent les mains : les agitateurs s'enfuient toujours trop vite, ils ont toujours trop de *toupet*, avant et après la fuite, le « toupet de Papineau », disons-nous, comme nous disons dans tous nos malheurs : « C'est la faute à Papineau ». Ceux qui ne mettent pas la main à la pâte sont toujours prêts à s'en laver les mains.

Votre complexe d'infériorité, pourtant, je le préfère au complexe de supériorité, l'allemand : on peut cumuler et être affligé des deux. Ce n'est pas votre cas, par bonheur. Ce complexe fut *élevé*, si je puis dire, sous le régime colonial, et c'est pourquoi vous êtes... phalangiste in partibus infidelium. En dépit de cela et de l'amour que vous portez pour les théories étrangères, vous criez trop fort, vous qui ne mangez pas de fromage, lorsqu'on en *passe* aux Européens qui se battent : vos ancêtres, souffrez que je vous le dise, bien des fois, seraient morts de faim si l'Europe ne vous avait ravitaillés, comme nos pères, qui manquaient de tout, en leur colonie.

Le seul point où je vous suis, c'est lorsque, à toute force, vous voulez encore parler patagon. L'assimilation par le langage est une sorte de totalitarisme, en effet. Mais, après tout, vous parlez encore patagon, et il y a plus urgent et il y a d'autres assimilations plus dangereuses qui menacent. Chez nous, par exemple, j'y reviens encore, malgré mon ferme propos, on s'est toujours plaint des « cockney », et on ne parlait jamais des commis-voyageurs parisiens, de droite ou de gauche, les *Chambord* et les *Blum*, qui venaient élire domicile. Les Anglais les valaient bien.

Votre esprit critique vous perdra, frère patagon. La France doit sa défaite à l'esprit critique, et c'est pourquoi, trop logique, on flirte avec la dictature. Et, surtout, que votre esprit critique cesse de songer aux autres. Chez nous, il y a belle lurette que MM. Borden et Dandurand n'étaient ni Daladier ni Paul Boncour.

Sachez que vous êtes heureux : en France, les séparatistes, bretons ou alsaciens, on les appelait crûment des traîtres. Les minorités nous donnent partout la preuve que les minorités sont lésées. En Patagonie, comment veut-on traiter les Juifs et les Francs-Maçons ?

Parlez plutôt de vos «dois et de nos institutions.» N'oubliez cependant que la bourse et les opérations financières et un nouveau régime successoral ont bouleversé votre code. Joignez le *féminisme*, et vos réclamations en paraîtront anachroniques. Pour votre langue, l'industrie et la science s'alimentent à de nouvelles sources, et le patagon classique ne suffit pas toujours. Rappelez-vous ces Saxons qui gardèrent un fonds germanique, les suffixes et les préfixes, et quelques mots :

pour le reste, ils adoptèrent plus ou moins le français. Votre Patagonie, cher Patagon, évolue dangereusement.

On n'est jamais content. La Syrie, me dit-on, quand la France était reine, désirait l'Angleterre, et certains Canadiens en appellent aux Etats-Unis. Son président, Roosevelt, dit pourtant que la frontière américaine est sur le Rhin. Où était la frontière de Java et de la Grèce ? De même, l'Australie avait deux fronts. Le premier, l'africain, l'empêchait d'être encerclée, et elle a lésiné sur ses troupes. Le risque a été grand. Nous sommes tous solidaires.

Ou, si vous demandez une liberté impossible, dans un monde troublé, songez à Blum, qui, dans un livre fameux, demandait, avant le mariage, même liberté pour les filles que pour les garçons.

Je vous laisse, frère patagon, réfléchir sur cet apologue. Ou plutôt, je propose cette autre devinette : chez moi, en 1942, nous payons plus pour 1660 que nous souffrons de 1763, et notre catholicisme se sent encore du jansénisme et de l'effarante exégèse de Bossuet. Il sied d'être solidaire : mais attaché, pas trop...

(à suivre)

BERTHELOT BRUNET

JEUNE POÉSIE

RECUEILLEMENT DE L'AMOUR

*« Quand vient baiser mon ombre douce
L'éclat d'un jour et que repousse
La blanche ardeur d'une tranquille nuit. »*

*Son regard traversé des brumes de l'amour
Consume le silence adorable, et la chair
Rutile et plie de ses éclairs trop chauds.
Il n'est plus que la joie en cris de joie; plus noirs
S'étendent les tapis donnant pour soif leur ombre.*

*La paix de sa présence est comme une bonté
Souveraine et sourire au bord d'un cœur fleuri,
Et pose sur mon corps le calme des feuillages
Puissants et lourds et sûrs.
Plongeant dans mon regard cette douceur unique
Un sourire glissait dessus le ciel charnel
Dont la bonté se plie aux beautés de mon ciel.
La nature buvait à ce sein magnifique.*

*Et les fleurs de la mer retentissent sans bruit
Après des sombres yeux que murmure la houle
Elle respire au ciel et foule
De ses multiples pas les marches de la nuit.
Que la tranquille odeur de son corps endormi
Traverse mon esprit
Et que la tiédeur de sa chair lumineuse
Réchauffe l'âme heureuse.*

JACQUES DUBUC

SUR LE MAUVE DU CIEL

*Sur le mauve du ciel des essaims sont passés
 Que la nuit va saisir;
 Grands oiseaux ténébreux, palpitants et blessés
 Qui furent mes désirs.*

*Sur la brume du lac une image est parue
 Qui fut ton cher visage
 Et que l'onde disperse et que l'ombre atténuée
 Qui flotte sur la plage.*

*Sur mon cœur éperdu un cri a raisonné
 Avec la fin du jour,
 C'est le sanglot mortel, tendre et passionné
 Qui fut ton chant d'amour!*

JACQUELINE VEKEMAN

J'AI DORMI DANS LES FEUILLES MORTES

*J'ai dormi dans les feuilles mortes...
 Les cheveux épars et mêlés,
 Comme un blessé que l'on transporte,
 Comme un enfant émerveillé
 Rêvant dans les bras de sa mère,
 Pourtant, j'avais la face au vent,
 J'entendais chanter la rivière
 Et voyager les cormorans.*

*J'ai rêvé dans les feuilles mortes...
 Des rêves que l'on n'ose pas,
 Des rêves que la brise emporte
 Quand le jour est encore là.*

*J'ai pleuré dans les feuilles mortes...
Parce que je rêvais encor!...
Et, si j'ai pleuré de la sorte,
C'est que j'ai vu d'un plein essor
Filer mon bonheur éphémère!...*

*Si vite il s'était achevé
Avec son souffle de mystère
Je rêvais que j'avais révélé!...*

CARMEN ROY

LA CATHÉDRALE ENGLOUTIE

*De l'océan impie hurlant son noir cantique,
Psalmodiant sans trêve une lourde cantate,
La cathédrale au front brumeux d'épileptique
Jaillit, l'onde bouillant comme un sang écarlate.*

*Suspendue sur le gouffre où vont comme à des noces
Les requins, éperdus aux festins des chairs bleues,
Ses rochers qu'a mordu une rouille précoce
Sonnent lugubrement, effrayant même Dieu.*

*Il flotte un parfum âcre et piquant d'encensoir
Dans la nef où s'embrouille une fresque de maître.
La Prière a quitté la crypte au ventre noir
Où meurt un feu sacré qu'on ne peut reconnaître.*

*Dans leur niche envahie aux flots tumultueux
Les saints tendent les bras, dérisoires noyés.
L'orgue frémit encor sous quelque accord pulpeux
Qui gicle sur la voûte aux noirs varechs, souillée.*

*Le sourd rugissement montant du sanctuaire
Traduit l'horreur profonde et nue du Saint-Autel.
La Lampe a vu mourir comme un reflet lunaire
Son cœur qu'on avait crû si longtemps immortel!*

PAUL ROUSSEL

LES SOIRÉES DANS GRENADE

à Mme Lola H. de Munguia.

*Que, pour bercer, la nuit, éparse et langoureuse
Ta longue chevelure aux rebondissements
Je m'offre, seul élu et digne célébrant
Pour chérir cette aurore ardente et amoureuse.*

*Tu serais l'âme ouverte à toute mélodie
Captivante auditrice éternellement sage
Et soudain invitant ton œil à l'alchimie
Pour enfin recréer cette vivante image,*

*Je te verrais, princesse, étalant à tes doigts
Ces beaux saphirs de mer couleur de tes yeux pâles;
Joyaux, témoins géants de l'immuable choix
T'élisant à mes yeux, la reine insaisissable.*

PIERRE BEAUDET

LA MUSIQUE

EN MARGE DU RECITAL RUDOLF SERKIN

Un concert ne vaut guère que par son programme. On ne semble pas toujours s'en rendre compte. On s'imagine qu'il suffit d'annoncer à grands coups de superlatifs le chef d'orchestre ou le soliste sans comprendre qu'il importe relativement peu que ce soit sir Thomas Beecham qui dirige ou Kirsten Flagstad qui chante si les œuvres qu'ils interprètent ne sont que de deuxième ou de troisième ordre. Car il faut bien dire, hélas, que la célébrité d'un chef d'orchestre ou d'un exécutant ne garantit d'aucune manière la tenue artistique du programme. N'est-ce pas au fond une impertinence que de demander au public de venir à un concert sans lui dire ce qu'on lui offrira ? C'est en tout cas la marque d'une certaine déficience esthétique : on préfère le contenant au contenu, et, surtout, on place l'artiste au-dessus de l'art.

Il faut redire tout cela parce qu'on a mis bien longtemps à se décider à annoncer le programme du récital Serkin du 1^{er} novembre. Il faut le redire surtout aussi parce que pour des manifestations plus importantes, comme celles des Concerts Symphoniques ou même des Festivals, on semble complètement perdre de vue qu'après tout c'est l'œuvre qui compte, beaucoup plus que l'artiste.

Mais il ne suffit pas d'annoncer un programme. Il faut encore le composer. Là, Rudolf Serkin ne mérite que des louanges. En grand artiste, il sait qu'un programme est en lui-même une œuvre d'art, dont l'ordonnance, l'équilibre, et le dynamisme importent autant que dans un drame, une symphonie ou un tableau.

Le programme de Serkin était d'un niveau et d'une homogénéité remarquables. Dans une succession presque chronologique, il donnait Mozart, Beethoven, Schumann, Mendelssohn, Ravel et Chopin. Les seuls éléments hétérogènes étaient Mozart et Ravel. Est-il pourtant nécessaire de dire que ce n'était pas Mozart qui gênait ? S'il y a, dans un concert, conflit esthétique entre Mozart et un autre musicien, c'est bien en général l'autre qui en souffre. De plus, l'œuvre choisie par Serkin, un peu ténue, n'était pas de taille à déséquilibrer un programme. Les *Variations sur un thème de Gluck*, qui sont un peu de la musique sur de la musique, et dans lesquelles on ne sent pas toujours la franche spontanéité qui est habituelle au compositeur, constituaient cependant une entrée pleine de charme. Mais le point faible du concert était évidemment Ravel. Il ne s'agit pas ici de passer condamnation sur Ravel, qui a de grandes qualités, ni de le ranger après d'autres comme Mendelssohn ou Chopin. Il s'agit simplement de constater que dans l'ambiance romantique du récital Serkin, sa musique détonnait. Les deux compositions jouées, *Une Barque sur l'Océan*, et *Alborada del Gracioso*, d'une conception impressionniste, sensuelle, tout en surface, perdaient nécessairement une grande partie de leur signification au contact de leurs voisins du XIX^e siècle. Car c'est bien sous le signe du Romantisme que Serkin avait placé son programme, passant, après Beethoven, aux *Douze Etudes Symphoniques* de Schumann, au *Rondo Capriccioso* de Mendelssohn, pour arriver à des *Etudes* et à une *Polonaise* de Chopin.

C'est naturellement Beethoven qui domina la soirée. Non pas par le nombre. Seule, la *Sonate au Clair de Lune* était au programme, mais la mélodie douloureuse de son premier mouvement restera, pour la plupart des auditeurs, le sommet artistique du concert. Ce n'est d'ailleurs pas seulement l'esthétique qui émeut chez Beethoven. Il y a toujours un problème dans sa musique. Ce problème qui, au contraire de Bach, reste toujours sur le plan humain, — et c'est pourquoi une œuvre comme la *Missa Solemnis* est si peu religieuse, — se dénoue parfois dans la douleur, parfois dans la sérénité, parfois même dans la joie, mais toujours dans la grandeur. Ce problème, il est vain d'essayer de le formuler. Il s'exprime dans la musique, et par la musique, et on sait qu'entre le monde des sons et celui du verbe, il n'y a pas de vraie correspondance; il n'y a que des approximations temporaires et des analogies grossières. Tout ce qu'on peut espérer, en parlant de musique, c'est d'arriver à rappeler de loin, par des images déformées et fugitives, l'état d'âme créé par le

compositeur; mais ce n'est jamais de recréer cet état d'âme lui-même.

C'est donc ce problème, toujours présent, qui donne à la musique de Beethoven son caractère si essentiellement tragique et son accent si profondément humain. C'est dans ce sens — sans méconnaître le danger et les limites des formules de ce genre — qu'on peut dire de la musique de Beethoven qu'elle est subjective, alors que celle de Mozart, par exemple, est objective. Beethoven, qui est un romantisme, bien qu'il domine le Romantisme de très haut, projette dans ses œuvres l'écho de ses angoisses, de ses luttes, et de ses espoirs. Rien de semblable chez Mozart, qui lui, tout en conservant son originalité foncière et son style propre, semble toujours vouloir s'identifier avec l'objet même de sa composition, qu'il soit humain, comme dans *Figaro*, religieux comme dans le *Laudate Dominum*, ou même purement musical comme dans les symphonies. C'est aussi dans ce sens qu'on peut dire que le subjectivisme de Beethoven est l'un des premiers signes dans la musique de l'individualisme qui marquera le XIX^e siècle dans toutes ses manifestations, et qui en fera, précisément dans le domaine musical, une des périodes les plus brillantes et les plus fécondes de l'histoire.

Rudolf Serkin a été à l'école d'Adolf Busch. Il y a appris à s'effacer devant le compositeur, et à descendre jusqu'au plus profond de sa musique pour y rechercher l'essence même de ses intentions. Il a su donc faire ressortir de chaque œuvre ce qu'elle a de meilleur, mais on ne s'étonnera pas que ce soit particulièrement dans la *Sonate au Clair de Lune* qu'il ait montré ces qualités d'humaine compréhension et d'intense vérité, qui font de lui, à la suite de son maître, l'un des plus vrais et des plus grands interprètes de Beethoven.

HENRI ROVENNAZ

LA POLITIQUE

QUÉBEC — MOSCOU — LE CAIRE — TÉHERAN

Les cinq mois qui ont vu les conférences connues sous les noms de ces quatre villes marquent une époque décisive de l'histoire. Un énorme progrès y a été réalisé vers une politique de collaboration internationale et la voie de l'histoire y a été tracée pour des générations à venir. La deuxième et la troisième conférences nous ont valu des documents diplomatiques de la plus haute importance, tandis que la première et la quatrième n'ont presque rien ajouté à notre connaissance des affaires internationales. Malgré cela, on serait tenté d'imaginer que la première et la quatrième réunions des chefs alliés n'auront pas été moins lourdes de conséquences.

La diplomatie alliée a marqué un tournant décisif à Québec. A la conférence de Churchill et Roosevelt et de leurs Etats-Majors, les puis-

sances anglo-américaines se sont rendu compte qu'ils ne pouvaient ni gagner la guerre ni établir un ordre durable dans le monde sans une collaboration avec les deux partenaires de l'Est, la Chine, et surtout, la Russie soviétique. On pourrait se méprendre sur le sens du fameux discours de Churchill à l'Université Harvard, où il exaltait une entente cordiale permanente entre les mondes britannique et américain et proposait même le "Basic English" comme langue internationale future. En fait, ce discours apparaît maintenant comme une manœuvre subtile, destinée à voiler à l'opinion publique, le grand événement en préparation. La démission de M. Sumner Welles, Sours-Secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères, ne fut probablement qu'une autre manœuvre non moins habile de la part de ce grand tacticien qu'est M. Roosevelt. Il fallait que M. Hull réponde devant le Congrès et le Sénat américains d'un pacte qui constitue un acte révolutionnaire dans la politique extérieure des Etats-Unis.

Dans les années qui vont suivre, journalistes et historiens vont essayer de pénétrer le mystère des conférences tenues derrière les hauts murs de l'Ambassade russe à Téhéran et vont analyser les petits fragments d'information qui s'échapperont avec le temps de la bouche des participants. La réunion de Churchill, Roosevelt et Staline prend place parmi les plus dramatiques rencontres historiques : Celle de César, Pompée et Crassus, lorsqu'ils formèrent le triumvirat qui sauva l'unité de l'Empire romain pour des siècles; celle du Pape Léon III avec Attila qui arrêta les hordes barbares sur le point de détruire le printemps de la civilisation chrétienne en Italie; ou le Congrès de Vienne, où Metternich et Talleyrand, avec les hommes d'Etats russes, britanniques et prussiens, érigèrent le "Concert Européen" qui devait garantir à l'Europe une longue période de paix. Mais à Téhéran le sort de l'humanité entière était en jeu. Ces trois hommes étaient confrontés avec la plus formidable tâche qui s'est jamais présentée à des hommes d'Etat : Il ne s'agissait pas d'établir l'ordre pour une portion quelconque du monde, mais pour le monde entier qui, selon la formule de Wendell Willkie, est devenu un et indivisible.

Téhéran a déçu ceux qui en attendaient un programme politique. Il n'en ressortit qu'un fait qui soit nouveau et signifiant : La formule "reddition sans condition" n'y apparaît pas. Dans le communiqué du Caire, quelques jours auparavant, Churchill, Roosevelt, et Chiang-Kai-Shek avaient repris cette formule à l'égard du Japon. La distinction n'est pas trop surprenante :

1) Il est concevable théoriquement d'isoler du reste du monde le Japon; l'Allemagne, étant géographiquement et économiquement le centre de gravité du continent le plus industrialisé et évolué en est inséparable. Il est indispensable à l'Europe qu'il y ait une Allemagne démocratique avec laquelle ses voisins puissent collaborer en paix.

2) Tandis qu'une guerre psychologique et politique aurait peu de mordant à l'égard du Japon, une grande partie de l'opinion publique en Allemagne sympathise avec la cause des Alliés et résiste à l'idéologie nazie. On aurait peut-être aimé des formules plus claires et directes, cependant l'invitation étendue à « toutes les nations, grandes ou petites,

dont les peuples sont dédiés, d'esprit et de cœur, comme le sont nos peuples, à l'élimination de la tyrannie et de l'esclavage, de l'oppression et de l'intolérance » donnera à l'opposition anti-nazie un but pour lequel elle pourra lutter; elle fait miroiter devant les éléments démocratiques du Reich l'espoir qu'ils puissent un jour être admis de nouveau dans la famille des nations libres.

Voici tout le commentaire que l'on puisse faire sur la conférence de Téhéran elle-même. Mais la rencontre des chefs suprêmes des pays coalisés, survenant moins d'un mois après la conférence de Moscou, confirme les pactes qui avaient été conclus à Moscou par les Ministres des Affaires Etrangères. Les cinq documents signés à Moscou forment les documents diplomatiques les plus précis de cette guerre. Leur importance dépasse celle de la Charte de l'Atlantique plus vague et plus générale. Les événements ont évolué rapidement depuis août 1941, alors que le Premier Ministre Churchill et le Président Roosevelt se sont rencontrés « en haute mer » pour signer la Charte de l'Atlantique. Il est plus clair aujourd'hui qu'il ne l'était à ce moment qu'un ordre mondial durable ne peut être établi que si les grandes puissances prennent entre leurs mains la responsabilité des affaires du monde. La formation et la coordination de centres de pouvoir continentaux est une conséquence de l'abolition des distances par l'aviation. Aucun pays du monde, désormais, n'est assez grand et assez fort pour pouvoir vivre dans un superbe isolement. Le succès indiscutable des récentes conférences diplomatiques constitue la reconnaissance de ce fait par les quatre plus grandes puissances du monde et leur affirmation « qu'une organisation internationale doit être établie » le plus tôt possible.

Grandes et petites nations

Quel sera l'avenir des petites nations dans une organisation mondiale ? peut-on se demander. Les textes de Moscou, se rapportant au principe de « l'égalité souveraine de tous les Etats pacifiques », diffèrent de la Charte de l'Atlantique où il était question de restaurer les « droits souverains ». Il paraît inévitable que nous corrigions nos notions des droits souverains. La souveraineté n'a jamais été une fiction purement juridique. Elle était fondée, historiquement, sur un raisonnable degré d'indépendance économique, sur le pouvoir d'une nation de se défendre elle-même. Si ces conditions font défaut, comme c'est le cas pour la plupart des nations européennes, une nouvelle conception de la souveraineté nationale s'impose. « Egalité souveraine » est un terme vague, fut probablement voulu comme tel. Mais en choisissant cette expression plutôt que « droits souverains », les signataires auront voulu dire qu'ils pensent à une souveraineté proportionnelle à la puissance matérielle d'un pays.

Il nous faudra à l'avenir distinguer entre souveraineté culturelle, économique et militaire. Des Etats auront des frontières « élastiques » l'une délimitant le domaine de leur souveraineté nationale et culturelle, l'autre l'unité économique dont ils feront partie; la troisième, le système de défense stratégique dans lequel une nation sera partenaire. A chacune

de ces sphères correspondra une catégorie différente de souveraineté.

De telles réformes ne doivent pas être comprises comme une infraction au droit des peuples de se gouverner eux-mêmes; elles doivent plutôt constituer une sauvegarde de l'autonomie culturelle et nationale des petits pays contre la menace des nouveaux pouvoirs continentaux qui sont en train d'organiser le globe de façon que les guerres n'éclatent plus à propos de querelles de frontières quelque part dans les Balkans ou autour d'un Danzig.

Un compromis de proportions globales

Une telle réorganisation du monde implique un compromis de dimensions globales entre les trois ou quatre puissances mondiales qui sortiront victorieuses de cette guerre. Les intérêts des partenaires de Moscou, du Caire et de Téhéran n'ont pas été convergents dans le passé, non plus qu'ils ne le sont à présent. Chacun a dû reviser son système de politique étrangère. La Russie soviétique et les Etats-Unis ont formellement renoncé à une politique d'isolement qui, depuis 25 ans au moins, avait ignoré des intérêts politiques en dehors d'une sphère limitée d'intérêts de voisinage. La Grande-Bretagne a renoncé à sa politique séculaire « d'équilibre de pouvoir européen », en la remplaçant par l'équilibre de pouvoir entre continents, système que la Commission Consultative Européenne à Londres aura inauguré. Pour la Russie, les conférences signifient la reconnaissance diplomatique de son statut de puissance mondiale de premier rang. Les adeptes de la géopolitique avaient reconnu ce fait bien avant les diplomates. Il y a, en effet, peu de points sur lequel les experts de toutes les écoles, notamment l'école britannique de Sir Halford Mackinder, l'école nazie du général Haushofer et l'école américaine du professeur Spykman ont été si unanimement d'accord : En géopolitique, le « Heartland of Asia » est la première puissance terrestre.

Personne ne se méprendra sur les déclarations de M. Hull insistant devant les assemblées réunies du Congrès et du Sénat, que Moscou signifiait la fin de la politique d'équilibre des pouvoirs et des sphères d'influence. Si peu populaire que ce soit, l'organisation du monde par les grandes puissances suppose que chacune prenne ses responsabilités particulières dans certaines parties du monde. Selon toute apparence, ce compromis s'est fait à Moscou et à Téhéran sur la base de concessions russes pour l'Asie Orientale, de concessions Anglo-Américaines pour l'Europe.

Evidemment, la Russie n'étant pas en guerre avec le Japon, et n'ayant pas l'intention de s'attaquer à ce pays avant la défaite de l'Allemagne, l'aspect asiatique ne ressort pas aussi clairement que l'aspect européen. Ainsi le communiqué du Caire n'a pas été lié à celui de Téhéran. Mais auparavant à Moscou, l'Ambassadeur de Chine avait signé la note conjointe des quatre pouvoirs. Indirectement, la Russie ainsi reconnaît la Chine comme la puissance prépondérante en Asie orientale et renonce à « équilibrer », la Chine et le Japon. La nouvelle annoncée juste avant l'ouverture des conversations de Moscou que les Russes se sont retirés

des provinces de Seng-Kiang, rendant à la souveraineté chinoise des territoires occupés depuis longtemps, peut être interprété comme une preuve de la sincérité russe en cette matière.

Le nouveau « concert européen »

La politique des démocraties occidentales, jusqu'à récemment, était déterminée par l'idée que la Russie soviétique n'avait pas d'intérêts sur les « côtes de l'Europe », si nous voulons employer la formule de Mackinder pour ce que nous avons encore l'habitude d'appeler le continent européen. L'établissement de la Commission Consultative Européenne est la reconnaissance formelle du fait que la Russie sera un partenaire intéressé à la réorganisation de l'Europe. Désormais, après la défaite des armées allemandes, l'Europe vivra dans l'ombre de la Russie.

La plus importante décision pratique de Moscou est donc cette Commission Consultative Européenne de Londres « qui devra faire des recommandations conjointes aux gouvernements de la Grande-Bretagne, de la Russie et des Etats-Unis ». Elle se rapproche, dans sa conception, de ce Conseil de l'Europe recommandé par le Premier Ministre Churchill, dans son discours historique du 21 mars, 1943 :

« On peut s'imaginer que, sous une institution mondiale incorporant ou représentant les Nations-Unies, et, un jour, toutes les nations, il devrait se former un Conseil de l'Europe et un Conseil de l'Asie... Ce Conseil de l'Europe et le règlement des affaires européennes sera la première tâche politique. Voilà une tâche effroyable. La plupart des causes qui ont conduit à ces deux guerres mondiales se trouvent en Europe... »

Qu'est-ce que les protocoles de Moscou nous révèlent au sujet de « cette tâche effroyable » ? Nous savons d'abord une affirmation plutôt négative « qu'après la fin des hostilités, ils (les Alliés) n'utiliseront pas leurs forces militaires sur les territoires d'autres Etats, si ce n'est pour les buts envisagés dans cette déclaration et après consultation ». Aucun texte ne définit, où, pour la Russie, les territoires des autres Etats commencent à l'ouest. Les Russes, sans doute, insisteront sur les frontières de 1939. Toutefois aucun engagement ne semble avoir été pris qui empêcherait les questions de frontières en Europe Orientale d'être réglées par plébiscites et en accord avec les désirs des populations intéressées.

Il y a lieu de faire ici une remarque concernant la question polonaise et le monde catholique. Les nationalistes polonais sont, sans doute, dans leur droit de réclamer la restauration intégrale de la Grande Pologne, telle qu'elle avait été formée moins par les traités de paix que par des conquêtes subséquentes en Russie, en Lithuanie et en Tchécoslovaquie. Mais la question change d'aspect si, comme on en a parfois l'impression, les aspirations polonaises devaient devenir l'objet d'une campagne des catholiques de l'étranger. Notre sympathie particulière à l'égard du passé

tragique de la nation polonaise et des souffrances sans égales auxquelles elle est soumise à présent, ne devraient pas conduire le monde catholique à se lancer aveuglement dans une sorte de croisade. Voici quelques faits qu'il faudrait bien prendre en considération avant de s'identifier avec les aspirations polonaises.

La Pologne n'est pas un Etat national unifié.

1) Suivant les statistiques officielles polonaises (dont l'exactitude était d'ailleurs toujours contestée par les minorités en question) il y avait en Pologne en 1931 : 21,900,000 Polonais, 3,200,000 Ukrainiens, 2,700,000 Juifs, 1,200,000 Ruthéniens, 990,000 Russes-Blancs, 741,000 Allemands, 139,000 Russes et 879,000 d'autres nationalités. La population de la partie ukrainienne de la Pologne, suivant la même source, ne comprenait que 32,6% de Polonais¹.

D'après tout ce que l'on sait des affaires polonaises, seuls les Polonais étaient satisfaits de l'état de choses en Pologne.

2) Les frontières de la Pologne de 1939 ne sont pas celles qui lui avaient été tracées par la conférence de paix. La ligne Curzon de ce temps correspond plutôt à la ligne de démarcation jusqu'à laquelle les armées russes avaient pénétré en automne 1939. En plus du vaste territoire que les Polonais avaient arraché d'une Russie affaiblie à l'est de la ligne Curzon, ils s'emparèrent en 1920, par coup de main, du territoire de Vilna, l'ancienne capitale de la Lithuanie. Finalement, en septembre 1938, la Pologne profitant de la faiblesse de la Tchécoslovaquie, saisit le territoire de Teschen (Cieszyn).

3) La Pologne, depuis le coup d'Etat de Pilsudski en 1926, jusqu'à l'établissement en exil du gouvernement Sikorski, n'a pas été un Etat démocratique. Les minorités nationales ainsi que les partis de gauche y ont été l'objet de persécution. La Pologne, avec l'Italie, a été le premier pays européen qui ait connu l'institution des camps de concentration.

Il faut espérer que les frontières ethniques en Europe orientale seront tracées suivant le désir des nationalités intéressées. Les hommes d'Etat britanniques qui avaient pris des engagements solennels à l'égard de la Pologne, se doivent avant tout de trouver un modus qui garantisse une solution juste et en accord avec la Charte de l'Atlantique. Gardons-nous toutefois de proclamer une croisade catholique au sujet d'un problème aussi délicat que celui des frontières polonaises !

En général, les signataires de Moscou se sont bien gardés de se prononcer publiquement sur des solutions de détail. Une exception a été faite au sujet de l'Autriche, où la promesse solennelle de libération est sans doute conçue comme instrument dans la guerre psychologique qui accélérera l'écroulement intérieur de la « Plus Grande Allemagne ». On peut interpréter ici l'allusion aux voisins de l'Autriche « confrontés avec des problèmes analogues » comme une invite à la formation d'une fédération danubienne comprenant la Tchécoslovaquie, la Hongrie et, peut-être la Yougoslavie.

(1) *Concise Statistical Year-Book of Poland, September 1939 — June 1941*, The Polish Ministry of Information, Londres.

En ce qui concerne le reste de l'Europe, Moscou et Téhéran laissent le champ libre à notre imagination. On a dit que les Russes sont hostiles à l'idée de fédérations. Il serait étonnant que les Russes soient en faveur de certains plans de fédérations conçues comme un « cordon sanitaire » afin d'isoler l'U. R. S. S. de l'Europe. Mais du moment qu'il est clair que les fédérations n'auront pas un tel but, il n'y a aucune raison que les Russes s'y opposent. Le traité russo-tchécoslovaque signé l'autre jour à Moscou et dont le texte complet n'est pas encore connu, mais qui semble être ouvert à d'autres pays, notamment à la Pologne, nous apportera probablement plus de détails à ce sujet.

Toute restauration de l'Europe suppose que ses 33 Etats se grouperont en certaines unités économiques et administratives. On verra peut-être en Europe occidentale, entre la Baltique et la Méditerranée une ou deux fédérations, formant un pont plutôt qu'un mur, entre la Russie soviétique et l'Europe proprement dite; une autre fédération en Europe centrale, autour du Danube moyen qui probablement serait un objet de sollicitude pour les Etats-Unis à cause de ses besoins d'assistance financière; un bloc nordique, lié à la Grande-Bretagne développement qui se dessinait déjà avant la guerre; et à l'ouest, cette grande fédération Latine recommandée par de Gaulle aussi bien que par le Comte Sforza.

Des voix françaises ont exprimé leur mécontentement du fait que la France ne soit pas représentée à la Commission Consultative Européenne de Londres. Il y a là certainement de quoi faire réfléchir les patriotes français. La France, sans doute, siégerait à cette commission en égale, s'il n'y avait pas eu la capitulation de Vichy. De telles abdications et soumissions dociles à un maître étranger ne passent pas impunément dans l'histoire. De Gaulle aura pu sauver l'honneur de la France, il n'aura récupéré le pouvoir matériel et le prestige politique perdu.

Le « Comité National de Libération » toutefois fut reconnu à Moscou — sans les réserves exprimées lors de la reconnaissance diplomatique par les Etats-Unis et l'Angleterre — comme le représentant légitime de la nation française. La France est admise, sur un plan d'égalité, comme quatrième partenaire au « Comité Consultatif concernant l'Italie » « qui fera des recommandations en vue de la coordination de la politique des Alliés à l'égard de l'Italie ».

L'importance de la France pour la pacification de l'Europe est évidente. Aucun ordre européen n'est concevable, sans que la France y tienne son rang. On préférerait pour la France un rôle prédominant dans une puissante fédération latine, comprenant la Belgique, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, au rôle que lui désigne le Général Smuts qui, voudrait que les pays occidentaux de l'Europe rejoignent le British Commonwealth of Nations. Pourtant, le discours remarquable de Smuts est une contribution appréciable à la discussion de l'après-guerre, et un bloc latin pourra également trouver son avantage en établissant des liens plus étroits avec la Grande-Bretagne.

Quel que soit le statut de l'Allemagne, qu'elle soit soumise à une administration internationale ou laissée seule en face de l'héritage de chaos et de destruction qui sera le fruit de la tentative d'Hitler de dominer le monde, une Europe ainsi étayée n'offre pas de possibilités

d'agression tant que le « Concert Européen » sera soutenu par les puissances qui ont signé les déclarations de Moscou. C'est sur leur promesse solennelle « qu'ils conféreront et coopéreront ensemble... dans la période de l'après-guerre », promesse maintenant formellement contresignée par le Sénat Américain.

Le Futur de la Démocratie en Europe

L'Italie est le premier pays où l'avance des Alliés permet d'appliquer un programme politique concernant la structure *interne* de l'Europe. La déclaration de Moscou sur l'Italie inspire de l'espoir. Elle est presque la répétition des fameuses Quatre Libertés du Président Roosevelt, là où les trois signataires proclament « la liberté de parole, du culte religieux, des opinions politiques et de réunion ». L'Italie ne représente que le premier cas d'application. M. Hull a souligné en effet à sa conférence de presse que ces principes seront applicables partout où les Alliés avanceront en Europe, à l'ouest aussi bien qu'à l'est. L'accord idéologique entre les trois puissances n'est pas moins important que leur accord sur la coordination militaire pendant la guerre et la collaboration diplomatique après. Inspiré par l'idée de non-intervention idéologique, cet accord est dirigé de deux côtés.

Dans tous les pays qui ont subi le joug du fascisme et du nazisme, des forces existent qui tiendront à perpétuer les moins manifestes des institutions fascistes. La promesse que « toutes les institutions et les organisations créés par le régime fasciste doivent être supprimées », et que « le peuple aura le droit de former des groupements politiques anti-fascistes » assure la restauration complète de la démocratie à des masses qui s'en trouvent frustrées depuis vingt ans en Italie, depuis le renversement des gouvernements constitutionnels à la suite de l'occupation allemande en d'autres pays. L'Europe de demain ne sera pas un domaine de généraux réactionnaires.

Les tactiques alliées en Afrique du Nord et en Italie du Sud peuvent avoir été utiles du point de vue militaire; mais elles ont certainement soulevé de sérieuses inquiétudes dans l'underground européen, où l'on se demande si l'intervention anglo-américaine ne servira qu'à maintenir, sous une forme quelque moins offensive, des régimes autoritaires anachroniques. Lorsque le Maréchal Badoglio, récemment encore, a pu proclamer la lutte contre le communisme une tâche de son gouvernement en Italie du Sud, libéraux et socialistes se sont souvenus que la croisade contre le communisme avait toujours été le prélude à la prise du pouvoir par des éléments fascistes et que, sous ce mot d'ordre, des milliers de démocrates et de libéraux ont été réduits au silence dans des camps de concentration. Or, d'après tous les rapports, les peuples de l'Europe attendent d'être libérés non seulement de la terreur des armées d'occupation allemandes et de la Gestapo, mais des Quisling, Laval, Neditch, Pavlevitch, Hachs, Antonescu et, aussi bien de Badoglio.

D'autre part, les éléments de la résistance européenne qui adhèrent à la forme d'Etat soviétique, certes, ne sont pas encouragés non plus. « La liberté de parole, du culte religieux, de la presse et de réunion »

ne prévalent pas encore dans l'Union soviétique. Les peuples de l'Europe ont combattu pour ces libertés pendant des siècles, et presque tous en ont joui au moins pendant un certain temps. Ils sont loin de vouloir y renoncer.

Avouons-le franchement : Les démocraties occidentales ont perdu du prestige aux yeux des peuples de l'Europe. Notre effort de guerre psychologique s'est avéré désastreux sous presque tous les rapports. Le State Department — et parfois le Foreign Office — contribuent plus à anarchiser l'Europe que le Kremlin. Il n'est que de lire attentivement les premiers messages qui nous sont parvenus de l'Italie libérée, du comte Sforza et de Benedetto Croce pour se rendre compte combien leurs cœurs sont pleins d'amertume et d'angoisse.

En nous aliénant de Gaulle et le mouvement démocratique italien nous nous sommes aliéné tous les mouvements de l'underground européen. Le flirt, quoique passager, du State Department avec le prétendant Otto de Habsbourg, a eu pour conséquence d'orienter le mouvement de l'underground autrichien vers Moscou au lieu de l'attirer vers Londres ou Washington — et cela dans un pays où le mouvement ouvrier, dans sa totalité, avait été organisé dans les partis social-démocrate et social-chrétien.

Le climat intellectuel et l'état d'esprit des masses européennes demanderait à eux seuls une étude approfondie. Qu'il suffise de constater que cette guerre pour les peuples d'Europe n'est pas une guerre nationale à l'instar de la guerre de 1914. Se surimposant à la guerre nationale, il y a la guerre idéologique, ou comme dans les Balkans, la guerre civile ouverte. Partout les camps des combattants chevauchent les alignements nationaux. La tradition millénaire de l'Europe chrétienne et libérale n'est pas morte. Mais c'est à nous de la soutenir par l'exemple de nos actes et par la voix de notre propagande radiophonique. Il faut que nous convainquions les peuples de l'Europe — en dépit de la propagande nazie à laquelle ils sont quotidiennement assujettis — que notre guerre est pour eux vraiment une guerre de libération. La victoire militaire serait vaine, si nous perdions le combat dont l'âme de l'Europe est l'enjeu.

Il n'est pas encore trop tard pour nous de contribuer à la reconstruction intellectuelle et morale de l'Europe. L'accord idéologique des trois pouvoirs dans son expression si éloquente du texte sur la restauration de la démocratie en Italie, le nouveau langage que Téhéran fait entendre aux masses allemandes, nous en fournit le plateau. Nous ne pouvons pas nous permettre de laisser à d'autres le soin de faire la guerre idéologique.

RICHARD PIRQUET

NOTES SUR LA POÉSIE

Qu'à chaque époque correspondent non seulement une poésie différente mais une notion différente de la poésie, voilà qui est sujet de scandale pour plusieurs qui ne veulent voir dans ces révolutions successives qu'une passagère mode et qui ne comprennent pas qu'on puisse aimer à la fois Villon et Mallarmé. La poésie est d'abord et avant tout un moyen de connaître, un instrument qui va se perfectionnant et qui n'a pas fini de s'achever.

Pour pénétrer l'inconnu et approcher l'inconnaissable, il faut de plus en plus des barbares. Quoi de plus démodé que le naturisme ou l'unanimisme ? Et je ne parle pas du romanisme ! La poésie a fini de n'être qu'aimable et plaisante, délassément anodin ou passe-temps harmonieux, facile effusion ou divertissement. Elle doit engager l'être tout entier. André Gide a bien raison d'écrire que l'on entre en poésie comme on entre en religion. Jean Wahl dit même que le poète est plus mystique que le mystique, tout en reconnaissant que le mystique est plus saint que le poète. Depuis qu'on a fixé la rime comme critère de poésie, le vers rimé est sujet à caution. C'est par l'horizon nouveau qu'il nous découvre qu'un poète prouve son authenticité. Le temps est venu où la poésie doit sortir des plaquettes de luxe numérotées. Une voix doit s'élever du silence et du chaos, un bras émerger des décombres, une grande lame de fond rejeter en surface, arrachés en profondeur, l'algue merveilleuse ou le monstre. La poésie rend ses comptes. Le poète prend sa place parmi les hommes. Il crie, il pleure pour eux et ils se reconnaissent dans son chant et dans ses plaintes. Même s'il est obscur ou ténébreux, ils doivent comprendre qu'évaluant le chaos ou interrogeant les larves de la nuit, la réponse ne lui arrive que de loin, encore confuse et troublée du mystère auquel le poète l'a arrachée. A ce titre, Aragon nous apparaît bien comme la plus grande voix de notre temps, à la mesure du cataclysme qui l'a révélé à lui-même. Chez les poètes les plus obscurs, la douleur et l'angoisse retrouvent les mots les plus simples et les accents les plus humains. La souffrance a décanté l'hermétisme.

« La poésie est comme le dernier refuge pur qui me reste, moi qui suis soldat de l'armée américaine et me destine à de bien graves jeux », m'écrivait le jeune poète belge Alain Bosquet, en m'adressant *L'Image impardonnable*. La poésie n'est pas seulement une vocation; elle est aussi départ et voyage, évasion et élargissement. En route pour les terres nouvelles du rêve et pour l'inconnu !

*Il y aura du sud en nos épaules,
rejoignons-le pour qu'il nous éblouisse
et nous donne le monde à retrouver.
C'est là-bas que la terre est chaleureuse*

(1) *L'Image impardonnable* par Alain Bosquet. New-York. Collection Refuge. 1943. — *Ode à la malédiction* par Alain Bosquet. New-York. Hémisphères. No. 1. Eté 1943. — *Le Château de Grisou* par César Moro. Mexico. Editions Tigrodine. 1943. — *Dispersion* par Mathilde Monnier. New-York. Editions de la Maison Française. 1943.

Partir, c'est par ce mot que le poète nous entraîne et nous nous attendons bien à visiter avec lui des pays étrangers comme ceux dont rêvaient Baudelaire, mais c'est au corps féminin que Bosquet d'abord s'arrête, ce corps féminin qui troublait déjà Villon et dont il se fait le chantre inépuisable et ébloui, trouvant pour célébrer l'amour physique et le mystère du couple des accents nouveaux :

Je suis en toi, je suis ton corps qui se prolonge

.....
*Je suis si bien perdu parmi ton sang,
 avec ma voix, mon visage peureux
 et ma pâle pensée sur le point de se rompre.*

Et certes le poète, tout épris qu'il soit, comprend les scrupules hautains de la Jeune Parque :

Mais non, je suis l'injure de ton corps,

Il veut bien aussi que la possession soit un abandon amolissant :

Ainsi, très féminin je vais à ta recherche,

Et la poésie l'emporte, fait éclater le vocabulaire charnel :

*connaitrons-nous la vieille indépendance
 avec son chrysanthème et sa cigogne bleue
 dans le grand soir inoffensif comme un sourire ?*

Alain Bosquet est un poète d'une grande force. Son chant est authentique; il naît au plus profond de l'être, dans les replis de l'inconscient et le poète garde dans le choix de ses mots et leur accouplement quelque chose de ce rêve confus dans lequel le chant a couvé. Il sait à merveille faire naître des images nouvelles de mots mis ensemble pour la première fois.

Mais cet univers très limité qu'est le corps humain, Bosquet l'élargit à la mesure du monde dans une série de cinq poèmes d'un cosmisme admirable : *Choisir un village*, *Apprivoiser la montagne*, *Dompter le ciel*, *Cueillir la cascade*, *Subir un arbre* et *Créer quel monde ?* Il y a là un effort de raccordement entre le domaine humain et le monde des arbres, le mystère de la montagne ou la magie des eaux, qui suffirait à classer Bosquet parmi les jeunes poètes les mieux inspirés et les plus doués.

C'est cette qualité qui donne tant de prix à nos yeux au grand poème, *Ode à la Malédiction*, publiée dans la nouvelle revue de poésie *Hémisphères*. Malédiction de ce temps, qui exile les uns, tue les autres ou les condamne à tuer. Le poète, plus que quiconque, souffre de se refuser au silence fécond et d'aborder la vie active. Quand il reviendra, qui se préoccupera de son chant :

*Je m'en vais,
 et si un jour je revenais,
 ce sera comme une statue immobile et muette,
 qui insulte son propre personnage, sa propre attitude;
 et si un jour je revenais,
 ce sera sous la forme d'un poème étrange,*

que personne ne voudra lire,
 que personne ne comprendra,
 que personne ne voudra prendre en main,
 et qui soudain se sentant ridicule, écartera ses syllabes
 [et s'envolera, ainsi qu'un essaim de
 mouches insolites et laides.

Lieu surréel que *Le Château de Grisou* dans lequel M. César Moro emprisonne ses rêves et élit domicile pour dialoguer avec la nuit et les étoiles, ou tout simplement prêter l'oreille au langage des choses, muettes pour quiconque n'est pas poète, comme ces meubles soudain hostiles dont parlait Jules Supervielle : « la corbeille à papier lisait des bouts de lettres... »

César Moro écrit :

*L'horizon régulier d'une vie sous la lampe
 Toutes lumières éteintes il est possible
 D'entendre gémir l'oiseau nocturne
 A son oreille.*

Ce poète sait saisir les mots à leur plus fine arête. Il met ensemble, comme Max Jacob, des mots qui se ressemblent et, comme lui, fait de chaque poème un objet, un petit univers fermé qui a sa logique propre, qui ne vit plus de la pulsation de son auteur, épanchement ou confiance, mais de sa vie et de sa pulsation personnelles. J'ai surtout aimé son *Traité des étoiles* et toute cette poésie faite de chocs de mots et de heurts d'images, est très bien désignée par le vers suivant du très beau poème *Adresse aux trois règnes* :

Tout le drame se passe dans l'œil et loin du cerveau.

C'est une poésie plus calme et moins audacieuse que le long recueil de Mathilde Monnier : *Dispersion*. Il y a là abus de la poésie quotidienne ou immédiate et du tableau charmant, encore qu'éclatent, ici et là, certains beaux vers sur les arbres et une gravité devant la mort et la guerre qui peut-être survivra à tous ces instantanés.

MARCEL RAYMOND

EDITIONS DE L'ARBRE

60 OUEST, RUE SAINT-JACQUES

MONTREAL

LISTE COMPLÈTE

DES OUVRAGES PARUS

DES OUVRAGES À PARAÎTRE PROCHAINEMENT

JACQUES MARITAIN — Le Crépuscule de la civilisation	0.60
RENÉ SCHWOB — Cinq Mystères en forme de rétable, (1er volume)	1.50
GEORGES BERNANOS — Lettre aux Anglais	2.00
— — — — Le Journal d'un curé de campagne (roman)	1.50
MARIE-ALAIN COUTURIER, O. P. — Art et Catholicisme	0.60
YVES SIMON — La Grande crise de la République Française	1.25
COMTE SFORZA — Les Italiens tels qu'ils sont	1.25
— — — — Demain, il faudra faire grand	0.50
GUSTAVE COHEN — Lettres aux Américains (nouvelle édition augmentée)	1.25
JACQUES DE LACRETELLE, R. P. BENOÎT LAVAUD, DR RENÉ BIOT, PETER WUST, DANIEL-ROPS ET AUTRES — Problèmes de la sexualité	1.25
HENRI TROYAT — Le Jugement de Dieu (nouvelles)	1.25
DON LUIGI STURZO — Les Guerres modernes et la pensée catholique	1.25
ROBERT CHARBONNEAU — Ils posséderont la terre (roman)	1.25
AUGUSTE VIATTE — L'Extrême-Orient et nous	0.65
— — — — Victor Hugo et les illuminés de son temps	1.50
THOMAS KERNAN — Horloge de Paris, Heure de Berlin	1.50
UN DIRIGEANT FRANÇAIS — Témoignage sur la situation actuelle en France. Préface de Jacques Maritain	0.75
ANDRÉ DAVID — Message à de jeunes Anglaises	1.25
JEAN BRUCHÉSI — De Ville-Marie à Montréal	1.00
ANNE HÉBERT — Les Songes en équilibre (poèmes)	0.90
WALLACE FOWLIE — La Pureté dans l'art	0.90
ADOLPHE NANTÉL — La Terre du huitième (roman)	1.00
ADRIEN ROBITAILLE — R. S. V. P.	1.00
LOUIS-C. DE LÉRY — L'Eglise et les procès de mariage	0.30
ALBERT BROSSARD — Joies et tristesses de la maison	0.60
GEORGES DUHAMEL, de l'Académie Française — Suzanne et les jeunes hommes (9e volume de la Chronique des Pasquier)	1.25
GEORGES DUHAMEL — La Passion de Joseph Pasquier (10e volume de la Chronique des Pasquier)	1.25
PAUL CLAUDEL, JACQUES MARITAIN, R. P. BONSIIVEN, GEORGES CATTALU, RENÉ SCHWOB, DENIS DE ROUEMONT ET AUTRES — Les Juifs	1.50
WILLIAM HENRY CHAMBERLIN — Le Canada vu par un Américain	1.50
PAUL RIVET — Les Origines de l'homme américain	1.25
LÉON BLUM — L'Histoire jugera	2.00
MAURICE GENEVOIX — Laframboise et Bellehumeur (roman)	0.75
A. ALBERT — Le Bandjoun (Etude sur le Cameroun français)	1.50
MAURICE KERDRUE — Joliff et Magadur (roman)	1.25
DANIEL CORDIER — Problèmes de médecine de guerre	1.25

THÉRÈSE TARDIF — Désespoir de vieille fille	0.60
CHARLES OBERLING — Le Problème du cancer	1.50
JEAN GOTTMANN — Les Relations commerciales de la France	1.25
REX DESMARCHAIS — La Chesnaie (<i>roman</i>)	1.25
FRANÇOIS HERTEL — Pour un ordre personnaliste	1.25
FRANÇOIS HERTEL — Strophes et catastrophes (<i>poèmes</i>)	0.75
JACQUES SAURIOL — Le Désert des lacs (<i>roman</i>)	1.00
ANDRÉ GROS — Barbares ou humains	1.50
MARCEL RAYMOND — Le jeu retrouvé	1.50
JOHN GUNTHER — L'Amérique latine	3.00
GENERAL CHADEBEC DE LAVALADE — Pétain	1.25
SERETH NEU — Michel Platanaz (<i>roman</i>)	1.50
MAURICE DONNAY, DR PIERRE MERLE, R. P. BENOÎT LAVAUD, PIERRE HENRI-SIMON, DANIEL-ROPS — La femme et sa mission	1.50
RAISSA MARITAIN — Lettre de nuit, La vie donnée (<i>poèmes</i>)	1.25
G. A. BORGESÉ — La marche du fascisme	1.25
PAULINE CORDAY — J'ai vécu dans Paris occupé	1.25
MAURICE GAGNON — Pellan (<i>vingt reproductions</i>)	0.80
ROBERT ELIE — Borduas (<i>vingt reproductions</i>)	0.80
L'ŒUVRE D'ALFRED DE VIGNY — Introduction et notes par Fernand Bal- densperger (<i>Collection des classiques</i>)	
L'ŒUVRE DE MOLIÈRE — Introduction et notes par Georges Raeders (<i>Collection des classiques</i>)	
AUGUSTO-J. DURELLI — Libération de la liberté	
JOSEPH E. DAVIES — Mission to Moscow (<i>traduction française</i>)	
BERTHELOT BRUNET — Le mariage blanc d'Armandine — Primaires et doctrinaires ou l'École des dupes	
YVES SIMON — Qu'est-ce que la liberté ?	
JACQUES ET RAISSA MARITAIN — De la vie d'oraison	
JACQUES MARITAIN — Humanisme intégral	
J.-T. DELOS — Race et nation dans la civilisation de demain	
GUSTAVE COHEN — Ceux que j'ai connus (<i>souvenirs</i>)	
RENÉ SCHWOB — Cinq mystères en forme de rétable (<i>2e volume</i>)	
FRANÇOIS MAURIAC — Le jeune homme — Commencements d'une vie — Mes premières années à Paris — Souffrances et bonheur du chrétien	
WALLACE FOWLIE — Grandeur de la pensée française	
FRANÇOIS HERTEL — Anatole Laplante, curieux homme	
BORIS MIRKINE-GUETZEVITCH — Les constitutions de l'Amérique latine	
GONZAGUE DE REYNOLD — Le XVII ^e siècle français	
FERNAND BALDENSPERGER — Shakespeare, sa vie, son œuvre	
GAETANO SALVEMINI — Mussolini diplomate	
JEAN LACROIX — Timidité et adolescence	
HÉLÈNE ISWOLSKY — Souvenirs	
JACQUES ROUSSEAU — L'Hérédité et l'homme	
HENRI LAUGIER — Combat de l'exil	
NORBERT ROCHOLL — Le mariage, vie consacrée	
F.-X. GARNEAU — Histoire du Canada. (<i>Nouvelle édition revue par Hector Garneau.</i>)	
ANDRÉ MAROSELLI — Des prisons de la Gestapo à l'exil	
ROGER LEMELIN — Au pied de la pente douce (<i>roman</i>)	
ROBERT LAFRANCE — L'Irréelle (<i>roman</i>)	
ANDRÉ ROUSSEAU — Le prophète Péguy	
REX DESMARCHAIS — Jude Rivier (<i>roman</i>)	
WALDÉMAR GURIAN — Les sources du pouvoir de Hitler suivi de La politique étrangère de la Russie soviétique	

MARCEL RAYMOND

Le jeu retrouvé

Jacques Copeau — Les Quinze — Gaston Baty — Georges et Ludmilla Pitoëff — Charles Dullin — Louis Jouvet — Henri Ghéon et les Compagnons de Notre-Dame — Léon Chancerel et les Comédiens Routiers — Gustave Cohen et les Théophiliens.

Neuf hors-texte

PRÉFACE DE GUSTAVE COHEN

Aujourd'hui que le Vieux-Colombier appartient à l'histoire littéraire, il semble de plus en plus évident que tout le théâtre contemporain jusqu'à nos jours a été influencé par la forte personnalité de Jacques Copeau. C'est ce que Marcel Raymond a voulu mettre en lumière dans LE JEU RETROUVÉ.

C'est la première fois que la vie et l'influence de Jacques Copeau font le sujet d'un livre. Appuyé sur une documentation solide et aidé des confidences de plusieurs personnes, dont Henri Ghéon, Ludmilla Pitoëff et Gustave Cohen, qui avaient suivi de près l'effort de Copeau, Marcel Raymond retrace toute la vie de ce rénovateur du théâtre, depuis ses divertissements d'enfant jusqu'à sa nomination à la Comédie-Française.

Le côté extraordinaire de la carrière de Copeau, c'est que son influence ne commence à se faire sentir qu'après la fermeture du Vieux-Colombier, mais, à partir de ce moment, elle est à la source des plus audacieuses démarches du théâtre des vingt-cinq années, y compris le formidable essor du théâtre religieux.

Comme l'a écrit Gustave Cohen, dans son *Avant-Propos*, le lecteur trouvera dans LE JEU RETROUVÉ "un tableau presque complet de notre vie littéraire dramatique en ce qu'elle est de plus vivant et de plus nouveau".

Prix : \$ 1.50; par la poste : \$ 1.60

Editionn umérotée sur vergé Byronic : \$ 3.00

WALLACE FOWLIE

La pureté dans l'art

Le choix du titre, les deux études consacrées à l'auteur de l'*Immoraliste* et le rapprochement des noms de T. S. Elliot et de Mallarmé indiquent bien l'esprit dans lequel ces pages ont été écrites.

Ce livre n'est pas le résultat d'un assemblage arbitraire d'essais épars. C'est par l'éminent souci de chercher et de tirer à la lumière les principes de la pureté dans l'art que M. Fowlie a été guidé vers Mallarmé, T. S. Elliot et Gide. En effet, cette acception toute mallarméenne du mot de pureté rejoint ici la pensée de Gide qui a exprimé sur ce point une opinion formelle.

Prix : \$ 0.90; par la poste : \$ 0.95.

L'AMERIQUE LATINE

traduction de

INSIDE LATIN AMERICA

par

John Gunther

L'Amérique latine est le premier ouvrage de quelque importance publié au Canada français sur les vingt Républiques situées au sud des Etats-Unis dans l'hémisphère occidental. L'Amérique Centrale et l'Amérique du Sud sont encore pleine de mystère pour les habitants de l'Amérique du Nord. Sauf deux ou trois pays sur lesquels nous avons des notions du reste assez vagues, nous ne connaissons pas ce monde que les circonstances rapprochent graduellement du nôtre.

Voici un livre qui en révèle, dans le style vivant du reportage, les multiples aspects. Quand on l'a lu, on a l'impression d'avoir accompagné l'auteur dans son voyage et de posséder une connaissance personnelle de chacun des pays de l'Amérique latine.

Volume de plus de 500 pages, bourré de faits, d'aperçus historiques, d'études sociales, économiques et politiques, de considérations relatives à la défense de l'hémisphère et de conclusions de toutes sortes, traduit dans une langue correcte et facile, qu'on lira avec autant de profit et d'intérêt que de plaisir.

Prix : \$3.00; par la poste : \$3.25

Edition numérotée sur vergé Byronic : \$10.00

THOMAS KERNAN

Horloge de Paris Heure de Berlin

3 tirages en 6 mois

Le livre le plus sensationnel publié sur la France
par un Américain.

Prix : \$1.50; par la poste : \$1.60

SECRETARIAT
de la
PROVINCE DE QUEBEC

On ne saurait surestimer l'importance de l'enseignement des Beaux-Arts pour l'avancement de notre peuple. Cet enseignement a fait des progrès considérables, depuis quelques années, sous l'impulsion que lui a donnée le Secrétariat de la Province.

Jeunes gens, jeunes filles qu'attirent l'architecture, le dessin, la peinture, l'aquarelle, la sculpture statuaire et ornementale et l'art décoratif (théorique et pratique), suivez les cours de l'Ecole des Beaux Arts de Montréal, institution d'enseignement supérieur et foyer de haute culture.

Pour renseignements, s'adresser au Directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, 3450, rue St-Urbain, Montréal.

HECTOR PERRIER
ministre

JEAN BRUCHESI
sous-ministre

UNE NOUVEAUTÉ DE PARIS

LA FEMME ET SA MISSION

par

MAURICE DONNAY, R. P. BENOÎT LAVAUD

DR PIERRE MERLE, YVONNE ESTIENNE

PIERRE HENRI-SIMON, DANIEL-ROPS ET AUTRES

Paru chez Plon dans la collection « Présences », en 1941

Prix : \$1.50; par la poste : \$1.60

F. - X. GARNEAU

HISTOIRE DU CANADA

La nouvelle édition de *l'Histoire du Canada* de F.-X. Garneau, soigneusement revue par le petit-fils de l'auteur, M. Hector Garneau, se distingue de toute façon des éditions publiées à Paris. Le texte adopté est celui de la quatrième édition de 1882. Il comporte non seulement la suppression des passages périmés, mais encore des additions qui font suite au récit, certains redressements qui s'imposaient. D'autre part, les notes et les appendices sont remplacés par de brèves références et une bibliographie mise à jour, où figurent avec avantage les meilleurs livres des historiens et des érudits canadiens.

Cette réédition s'adresse au grand public à la fois et aux élèves de nos maisons d'enseignement secondaire et supérieur.

ÉDITION EN PLUSIEURS VOLUMES
FORMAT BIBLIOTHEQUE

Les premiers volumes paraîtront en décembre
Un tirage sur beau papier pour les souscripteurs
On peut souscrire dès maintenant à la série
chez son libraire ou chez l'éditeur

JEAN BRUCHESI

De Ville-Marie à Montréal

Illustré de 12 gravures anciennes

« Jean Bruchési n'entend point répéter l'enchaînement des faits qui ont conduit la fondation de 1642 à son état actuel. Il recherche plutôt l'aspect social, la réalité humaine de Montréal pendant les trois siècles de son existence. C'est le tableau le plus précis et le plus complet que nous possédions jusqu'ici sur la métropole tricentenaire du Canada. Vérité, émotion, entrain, couleur, toutes les qualités s'y rencontrent qui font dans un récit l'exactitude et l'agrément. »

A. Papillon, O. P. *La Revue Dominicaine* (janvier 1943)

Prix: \$1.00; par la poste: \$1.10
Edition numérotée sur vergé: \$1.50

COMTE SFORZA

Demain, il faudra faire grand

Collection **Problèmes actuels** : \$ 0.50
Edition numérotée sur vergé Byronic : \$ 1.25
sur Japon : \$ 2.50

COMTE SFORZA

Les Italiens tels qu'ils sont

Inclus par *Commonweal*, de New York, dans une liste des 24 ouvrages essentiels sur la guerre actuelle.

EXTRAITS DE PRESSE

"*Les Italiens tels qu'ils sont* est un livre écrit avec simplicité par le descendant d'une grande famille, qui a joué lui-même un rôle politique important dans l'Italie pré-fasciste. Il nous aide à comprendre le caractère et les tendances de l'Italie, ses rapports avec les divers peuples qui l'entourent et la ligne même de son destin."

ROGER DUHAMEL, *Le Canada*, 3-9-41.

"Le comte Sforza est d'ailleurs un des personnages les plus éminents de l'émigration européenne. Il n'y a pas de doute que lorsque le régime de terreur sera écroulé en Italie, il est exactement celui qui résumera les aspirations italiennes et qui succédera en bon chef au tyran sanguinaire." *La Voix de France*, New-York, 15-10-41.

"Diplomate, historien et politicien, le comte Sforza a parfois été traité de cynique. Il apparaît ici comme un idéaliste qui allie à un amour passionné de la liberté, une conception très juste des moyens à prendre pour l'obtenir." *Free World*, New-York, 12-41.

"Ce petit livre de réflexions sur le caractère italien est écrit non seulement pour ceux qui ressentent une vive curiosité à l'égard de l'Italie, mais particulièrement pour les autres qui en traversant les Alpes ont éprouvé la sensation de se retrouver chez eux."

JOHN VERNON, *Blackfriars*, Londres, 1-42.

"Le comte Sforza montre admirablement l'importance de la ville, c'est-à-dire du patriotisme local, dans la vie collective des Italiens, et il en retrace les origines jusque dans la préhistoire."

ANDRÉ L. *L'Action nationale*, 11-41.

Collection **Problèmes actuels** : \$ 1.25; par la poste : \$ 1.35
Edition numérotée sur vergé Byronic : \$ 2.50
sur Japon \$ 5.00